



QUAIS
DU POLAR
FESTIVAL
INTERNATIONAL
LYON

POLICE
NATIONALE



COURT POLAR

QUATRE NOUVELLES

LAURÉATES DU

PRIX POLICE NATIONALE DES LYCÉENS

2025

Le Centre national du livre, établissement public du ministère de la Culture, a pour missions d'encourager la création, l'édition, la librairie, les festivals et la promotion d'ouvrages de qualité à travers de nombreux dispositifs de soutien aux acteurs de la chaîne du livre. Il œuvre également en faveur du développement de la lecture auprès de tous les publics.

Ses actions sont particulièrement visibles auprès du grand public au moment de ses manifestations nationales : les Nuits de la lecture en janvier, Le Quart d'heure de lecture national au mois de mars ou encore le grand festival du livre pour la jeunesse, Partir en Livre, pendant la période estivale. Le CNL cherche également à toucher des publics plus spécifiques, à l'occasion de projets tels que le Goncourt des détenus en milieu carcéral ou Mots Parleurs à l'hôpital, pour ne citer qu'eux. Enfin, le CNL mène un travail de fond pour que tous les enfants aient la chance, au moins une fois au cours de leur scolarité, de rencontrer un auteur : résidences d'auteurs à l'école, dans les colonies de vacances et les centres de loisirs, et master-classes dans les collèges et les lycéens sont ainsi organisées tout au long de l'année.

Le concours Court Polar, magnifique opération lancée par la Police Nationale, ne pouvait que résonner avec notre engagement pour la diffusion du goût de la lecture qui se développe souvent de concert avec celui de l'écriture. Lire et écrire constituent sans doute les activités humaines qui stimulent le plus l'imagination et la créativité. Et le polar ajoute de surcroît une dose de suspens et d'émotions qui permet d'embarquer les jeunes et les moins jeunes ! Ce concours est en outre une formidable occasion de découvrir la police sous des angles nouveaux grâce à la formidable implication des agents dans les travaux d'écriture.

Cette première édition de Court Polar révèle de vrais talents d'écriture et je souhaite féliciter chaleureusement tous les participants et tous ceux qui les ont accompagnés dans cette aventure ! Nous avons hâte de les rencontrer au Festival Quais du Polar, événement incontournable de tous les amoureux de suspens et de frissons !

Régine HATCHONDO

Présidente du centre
national du livre



COURT POLAR

LE JURY



Pauline GUENA
Présidente du jury
écrivaine et scénariste



Hélène FISCHBACH
Directrice du festival
international *Quais
du Polar*



Martin GOUESSE
Journaliste et écrivain



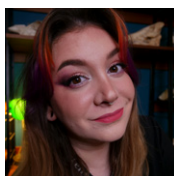
Philippe JAENADA
Écrivain



Miss Konfidentielle
Journaliste et écrivaine



Elise LEPINE
Journaliste littéraire et
chroniqueuse



Sonya LWU
Auteure et influenceuse
spécialisée dans les
true crimes



David MEDIONI
Journaliste et écrivain



Olivier NOREK
Écrivain et ancien
capitaine de police
en Pj



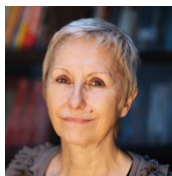
Frédéric POTIER
Haut fonctionnaire
et écrivain



Christel SIRE-COUPET
directrice du
Laboratoire de police
scientifique de Paris



Vincent SILVAN
Chef de groupe à la
Crim 93



Danielle THIERY
ex commissaire divi-
sionnaire et écrivaine



François VIGNOLLE
Journaliste et écrivain

Lire des récits policiers écrits par des lycéens est une expérience à la fois exigeante et réjouissante. En tant que directrice du festival Quais du Polar et membre du jury de ce concours, j'ai eu le privilège de découvrir ces textes, portés par une inventivité et une énergie remarquables.

Le polar est un genre exigeant. Il impose une intrigue solide, du rythme, une atmosphère. Il joue avec les codes du mystère, du suspense, du crime et de l'enquête. Mais ce qui m'a particulièrement frappée ici, c'est la manière dont ces jeunes auteurs se sont approprié ce genre avec leurs propres références, leurs préoccupations et leur regard sur le monde. Ils ont su mêler tradition et modernité, ont revisité les règles du polar en y insufflant leur style et leur sensibilité.

La lecture de polars à travers les époques permet d'observer l'évolution du récit et la façon dont chaque période y insuffle ses propres codes. Ce concours en est une belle illustration : la jeune création littéraire est pleine de promesses, audacieuse et affûtée. Certains textes surprennent, d'autres embarquent dès les premières lignes, mais tous témoignent d'un véritable engagement dans l'écriture.

Que ces nouvelles soient une première expérience ou l'amorce d'un parcours d'auteur, elles montrent que le polar continue d'inspirer et de se réinventer, entre héritage et renouveau.

Bravo aux participants et bonne lecture à tous !

Hélène Fischbach

Directrice Festival international
Quais du polar

COURT
POLAR

PRIX POLICE NATIONALE COURT POLAR
DES LYCÉENS - CATÉGORIE

écriture

COURT
POLAR

La valse du Kitsune

Marin GERNER

LAURÉAT DU PRIX COURT-POLAR - CATÉGORIE ÉCRITURE

CANDIDATURE INDIVIDUELLE, LYCÉE MARIE CURIE, STRASBOURG

I

Ici Strasbourg. Je suis policier. Célibataire. Tout va mal. J'ai des horaires irréguliers, j'enquête, oui, car je gère les *satsujin jiken* : homicides, incendies volontaires, attaques à main armée, viols, enlèvements avec demande de rançons. Même les attentats et j'en passe ! Vous avez sûrement déjà compris, je suis de la criminelle, je m'occupe des affaires sensibles.

Il ne faut pas croire que c'est une balade de santé, non, c'est une plongée constante dans les affres de l'âme humaine, dans le *tamashii no yami*. Quand on y entre, on découvre et on s'imprègne des tâches à accomplir, certes, mais on se rend vite compte qu'hélas, c'est de loin ce que l'on imaginait au départ, c'est comme une plongée sans fin dans les méandres les plus sombres de l'âme humaine. L'horreur, on la voit passer. On s'habitue pas.

Je me présente, je m'appelle *Takeshi Hikaru* et j'ai quarante ans depuis quelques jours. Il n'est pas courant de croiser un *nikkei* dans les rangs de la police française. Je suis né au Japon, à Kyoto, le 1^{er} avril en 1985, soit la 60^e année de l'ère Shōwa. Je suis de double nationalité, française par ma mère et japonaise par mon père. Et peut-être, sans leur union d'une romance sans frontière, ne serais-je pas ici à vous écrire ma dernière enquête marquante. *Takeshi*, qui veut dire « guerrier » en japonais, sonnait bien avec mon nom de famille Hikaru, « lumière » ou « brillant » en japonais. J'étais entre autres un guerrier brillant. J'étais devenu la connexion, le *kakehashi* entre les deux

cultures différentes, je représentais alors l'espoir d'une union renforcée et complémentaire entre la France et le Japon, cultures si riches, si différentes, et complexes mais auxquelles on voue une véritable passion. Je passai mon enfance dans cette grande île, dans un environnement imprégné des valeurs fondamentales japonaises. Ce fut un brusque changement quand je passai mon adolescence en France auprès de mes grands-parents. Je me préparais à mon futur métier. Pourquoi policier à la crim' ? J'étais un mordu d'enquête. J'admirais tous les grands détectives tels que *Dupin*, *Sherlock Holmes*, *Poirot*, *Kogoro Akeshi*, *Kosuke Kindaichi*, *Détective Conan*... mais ce fut avec *Maigret*, le 36 *Quai des Orfèvres*, et avec *Columbo* que j'ai réalisé que la police serait beaucoup mieux que détective privé dans les enquêtes à crimes violents. L'équipe, c'est fondamental. J'entrai de ce fait dans les rangs des uniformes bleus, plein d'espoir, impatient de voir ce que l'avenir me réservait. J'intégrai la criminelle de Strasbourg dix ans plus tôt, en 2015, précisément l'année des attentats de Paris. J'avais à ce moment-là trente ans. Malgré les sombres affaires que nous voyons passer, le secret de notre résistance émotionnelle et physique, c'est l'adrénaline qui nous pousse à poursuivre cette traque insatiable des meurtriers et de ces malfrats dont le crime ne paie pas. La vérité est ce qui compte le plus pour nous, et on n'a guère de repos. Nous sommes ainsi fiers de porter cet écusson qui symbolise le chardon, repré-

sentant vraiment notre dangerosité et notre détermination.

J'ai pris quelques jours de congé pour vous raconter mon aventure.

On m'appelle dans le service « l'enquêteur du Soleil Levant » ou le « guerrier brillant », je me vois parfois comme un samouraï au service de la population. Dans les affaires qui nous sont confiées, je fais beaucoup de références à ma culture japonaise : j'ai vécu et je vis dans un milieu juridique aux fonctionnements littéralement opposés d'où son l'impact sur mon quotidien.

Je travaille pour la DTPJ de Strasbourg. Je fais équipe avec Allan Belle, plus jeune que moi, nous partageons une passion commune. Je dirais qu'il est l'étalon noir du service, un peu comme l'inspecteur *Thomas Lynley*¹, du genre beau gosse italien romantique à la peau hâlée, contrairement à moi. Nous travaillons ensemble depuis dix ans déjà, alors qu'est-ce que ce serait que de le perdre ? D'autant plus que c'est un enquêteur compétent, qui préfère le terrain à la paperasse. Il se prend à jouer à la *Sherlock Holmes*, et le seul défaut que j'ai à lui reprocher est bien de se la jouer un peu trop solo parfois, et d'être blagueur.

Il est mort le 28 mars. Je l'ai appris par sa femme le lendemain, le 29, au petit matin.

2

Je me réveillai vers sept heures trente avec une migraine. Une femme encore endormie était allongée dans mon lit, nue sous la couverture. Je pris un instant pour rassembler mes souvenirs embrumés par la boisson et la fatigue. La veille après mon service, j'avais ter-

miné ma nuit au bar *Le Terminal*, à côté de chez moi, pour oublier ne serait-ce que quelques instants sous l'effet de l'alcool, le poids oppressant qui nous rongait mes collègues et moi – cette affreuse affaire de meurtres en série dont on n'arrivait pas à mettre la main sur le coupable qui me hantait et dont les détails sordides s'imprimaient dans mon esprit. Cette belle jeune femme, sa présence m'avait offert une sorte d'évasion. Elle était là.

J'enfilai un slip et allai dans la cuisine faire couler du café. Je préparai le petit-déjeuner en me demandant quel était déjà le nom de cette étrangère.

« Bonjour » me sourit-elle en apparaissant soudain.

Son visage était harmonieux, ses traits bien définis. Elle avait des cheveux bruns avec des mèches plus claires, coiffés en un chignon lâche avec quelques mèches encadrant son visage. Elle avait des sourcils bien dessinés, des yeux bruns grands et expressifs avec des cils longs et recourbés, un nez fin et droit et une bouche aux lèvres pleines et légèrement rosées. Une beauté naturelle dès son réveil tandis que la plupart des gens se réveillaient le matin avec une sale tronche. Elle avait revêtu sa robe bleue décollée d'hier. Je ne sais vraiment pourquoi, mais bizarrement, sa tête me disait quelque chose, mais était-ce juste une impression dû à l'effet de l'alcool ?

« Bonjour, répondis-je en la dévisageant. Tu veux du café ? sucre ? ou lait ?

— Volontiers... Café noir, merci. »

Je lui tendis une tasse de café chaud et l'invitai ensuite dans le salon où j'avais pu préparer la table avec du pain, du beurre, de la confiture et même de la pâte à tartiner. Comme je ne savais pas ce qu'elle prenait habituellement, j'avais tout sorti.

¹ par l'autrice Elizabeth Georges

« J'ai des céréales aussi, si tu veux, l'informai-je tandis que je m'assis à même le tapis en tailleur et elle sur le canapé gris.

— Non ça ira merci, me remercia-t-elle portant la tasse brûlante à ses lèvres. Nuit mouvementée, continua-t-elle d'un ton taquin.

— On dirait bien » lui répondis-je en buvant une gorgée de mon café brûlant, fort comme je l'aimais.

Je l'observais un instant. Maintenant qu'on était à la lumière du jour, qu'on n'était plus enveloppés par l'ivresse de la veille, je me demandais si elle ressentait la même étrangeté que moi face à cette situation, cette impression troublante, comme si la tempête s'était calmée et que nous nous réveillions à la manière d'un couple ayant ses habitudes dans une atmosphère quelque peu familiale, sans même nous connaître. Nous étions de parfaits inconnus partageant un petit-déjeuner ensemble. J'essayai encore de mettre de l'ordre dans mes pensées, mais la migraine martelait décidément mon crâne avec une insistance agaçante. Elle brisa le silence.

« Tu vis seul ? demanda-t-elle en soufflant sur sa boisson.

— Ouais. Tu as bien dormi sinon ?

— Tu es sûr que ça va ? Elle me regardait.

— J'ai la migraine. La gueule de bois je pense, ça va passer.

Elle eut un petit rire.

— On dirait bien. »

Un autre silence s'installa, pas forcément gênant, mais teinté de cette impression qu'aucun de nous deux ne savait trop comment aborder la suite. Je finis par poser la question embarrassante :

« J'ai honte de demander ça, mais... comment tu t'appelles déjà ? Et t'as quelle âge ?

Elle haussa un sourcil, amusée.

— Julie. 30 ans. Et toi ?

— Takeshi, 39, 40 dans quelques jours.

— T'es japonais ?

— Moitié français, moitié japonais. »

Elle hocha la tête, comme si elle venait de classer l'information quelque part dans son esprit.

« Tu fais toujours ça ? demanda-t-elle en jouant avec l'anse de sa tasse.

— Quoi donc ?

— Boire pour oublier ta semaine et ramener des inconnues chez toi un vendredi soir ? »

Je souris, sans pour autant répondre immédiatement. Elle venait de marquer un point. Ma vie amoureuse était quasiment nulle, ou proche de zéro. J'avais l'habitude de vivre seul sans la contrainte d'un ménage. J'avais en de rares occasions des histoires d'un soir, comme celle-ci, où une autre présence me rassurait la nuit. J'étais pas un dépravé non plus. J'avais juste choisi ce style de vie à cause de mon travail.

« Non. Enfin, pas souvent. Et toi ? Tu suis toujours des types épuisés par leur boulot jusqu'à leur appartement ?

Elle rit.

— Je dirais que c'est une première. Tu bosses dans quoi ? »

Soudain mon portable se mit à sonner. Il était dans la poche de mon manteau accroché à l'entrée. Je m'éclipsai en m'excusant. C'était une collègue, la femme de mon coéquipier. Je décrochai.

Quelques minutes plus tard je revenais dans le salon où Julie m'attendait toujours assise sur le canapé la bouche pleine. Mon visage s'était décomposé. Je tremblais de tous mes membres.

Les larmes commencèrent à couler.

« Qu'est-ce qui se passe ? S'inquiéta-t-elle en abandonnant sa tartine pour aller me voir alors que j'allais déjà dans la chambre chercher de quoi me vêtir.

— C'est Allan... mon collègue a été tué ! »

J'enfilai mes vêtements et me précipitai à la porte. Je la laissai, seule.

Il me fallut une demi-heure pour arriver à l'hôtel de police, Route de l'hôpital, mon travail.

On avait rendez-vous dans la salle de réunion au rez-de-chaussée. C'était une urgence. À mon arrivée, je retrouvai tous mes collègues de la brigade – sauf la seconde équipe étant sur le lieu du crime – ceux avec qui je travaillais au quotidien, tous arborant la même expression que moi : un mélange de tristesse et d'incompréhension face à la perte brutale d'un des nôtres. La mort d'Allan nous réunissait et nous échangeions de brèves condoléances d'une voix morne, avant que le silence ne s'installe. Un silence lourd, pesant, où chacun tentait d'encaisser l'impensable. Parfois, il n'y a rien à dire ; le mutisme devient un langage en soi, le seul capable d'exprimer notre chagrin et notre colère. Le choc.

Enfin le commissaire Farès Laballe, le visage rougi par l'émotion et marqué, arriva. Il monta seul sur la petite estrade avant de s'approcher du micro. Il regarda l'assemblée de policiers figés par l'effroi, aux regards hébétés, qui attendaient prostrés.

« Chers collègues, nous sommes réunis ici aujourd'hui pour pleurer la disparition de l'officier Allan Belle qui occupait ses fonctions à la brigade criminelle dans la première équipe. Je vous demanderai une minute de silence je vous prie... »

Au point où on en était, nous en avions déjà respecté plusieurs. Une de plus n'était pas de trop, cela semblait des heures. La commissaire reprit :

« Sa femme, votre collègue Élixa, l'a retrouvé ce matin mort sur le tapis, dans le salon... »

Un frisson parcourut l'assemblée et me glaça l'échine. Je jetai un regard discret à mes coéquipiers : certains baissaient les yeux, d'autres avaient les traits crispés et les points serrés. Le poids de la nouvelle était déjà écrasant, mais l'entendre ainsi, énoncée à voix haute, donnait à la tragédie une réalité implacable. Allan Belle n'était pas seulement un collègue, non, il était un ami pour nous tous. L'idée qu'il ait connu la mort ainsi nous révoltait.

« Une enquête a bien entendu été ouverte, poursuit le commissaire d'un ton grave. Nous ignorons encore les circonstances exactes de son décès, l'autopsie confirmera les détails, mais les premières constatations suggèrent un empoisonnement. Je vous promets que nous ferons tout pour obtenir des réponses. »

Mon cœur se serra. L'entendre parler d'« enquête » rendait encore la situation plus irréaliste que jamais. Nous avions l'habitude de traquer des criminels, de chercher la vérité derrière la mort des autres. Seulement voilà, aujourd'hui l'un des nôtres était la victime. On ne se l'imaginait pas comme ça, mais la mort pouvait frapper tout le monde, même un collègue, un être cher de surcroît. On n'y pouvait rien, c'était le destin qui décidait de notre sort. Nous n'étions que de futiles vies dans les paumes de sa main alors une de plus ou de moins... Il s'en foutait bien de nos émotions, je regrettais et haïssais ce dieu invisible de ne pas m'avoir pris à sa place.

« Pour l'instant, nous devons respecter la procédure. L'équipe scientifique est déjà sur place, les premières analyses sont en cours.

Nous avons encore peu d'éléments, mais la scène ne présentait aucun signe d'effraction. »

Quoi ? Pas d'effraction ? De là, plusieurs questions se soulevaient : l'assassin connaissait-il Allan ? Un proche ? Et avec quel stratagème avait-il agi, utilisé pour pouvoir entrer et sortir ? Nous étions dans ce qu'on appelait une affaire de chambre close, *shissō heya satsujin*.

Chacun semblait accaparé par ses pensées, oscillant entre le choc et la volonté d'agir. Un silence pesant avait suivi ces derniers mots. Plus personne ne bougeait.

« On a des premiers éléments ? Des pistes au moins ? » Cette question me brûlait instinctivement les lèvres.

Les regards convergèrent vers moi et retournèrent sur le commissaire. Oui, je n'étais pas le seul qui voulait en savoir plus. Le commissaire me dévisageait et répondit :

« Pas encore... La deuxième équipe est déjà sur place. Une enquête sera menée en parallèle par l'IGPN, je vous demanderais donc une entière coopération quand ils vous interrogeront ! Enfin, comme la première équipe est déjà accaparée avec des meurtres en série, sans compter la perte d'un collègue et de sa femme, qui n'est pas en état de reprendre son service, ils recevront le soutien, d'ici mardi, de la DTPJ de Nancy. C'est tout ce que je peux vous donner comme information pour l'instant. Même si le moral est au plus bas, reprenez vos postes. Un soutien psychologique est en place pour ceux qui en ressentent le besoin. Merci pour votre écoute. »

Le commissaire descendit de l'estrade, et nous fit signe de la main, à mon collègue Danyl Haddad, la capitaine de l'équipe Nina Martins, au commandant Ilio Absalon et à moi. Nous le suivons dans son bureau. La salle se vidait peu à peu.

« Ça va aller, me consola Danyl en me posant une main sur l'épaule. À quelques jours de ton anniversaire en plus. Allons-y, il nous attend. »

Nos pas étaient si lourds. Notre commandant et la capitaine se trouvaient déjà là, assis face à leur supérieur derrière son bureau. Nous aussi, on s'est assis.

« On vous attendait. C'est quoi cette mine ?

— Pas la forme, répondis-je. Danyl hochait la tête.

Le commissaire détourna la tête avant d'ajouter avec gravité :

— Parlons maintenant de notre affaire. Avez-vous du nouveau concernant les meurtres en série ? »

Un silence s'installa. Il parlait de l'affaire qui nous occupait actuellement et que j'essayais d'oublier hier soir en me saoulant. Elle remontait il y a plus d'un mois. On l'avait appelée « la sordide affaire ». Vous comprendrez au fur et à mesure. Cela avait commencé à Paris avec la découverte glaçante des deux premières victimes : un professeur, chez lui, torse nu, pendu, avec une fausse lettre de suicide ; le principal du même collège de banlieue pour lequel travaillait la première victime, assassiné dans des conditions encore plus effroyables, découvert tout nu dans son bureau, les mains tranchées et posées sur le torse, et pire encore... ses parties génitales enfoncées dans sa bouche. Le message devait être clair, aussi brutal que son exécution : cet homme abusait sexuellement des élèves, des filles principalement, qu'il convoquait dans son bureau. Quelqu'un avait décidé de lui faire payer ses crimes, à n'en pas douter.

Mais le carnage ne s'arrêta pas là, non ! Une semaine plus tard, deux étudiantes furent retrouvées mutilées : l'une dans les toilettes publiques, l'autre dans une poubelle, toutes deux amputées de leurs seins. Puis ce fut le tour de

trois étudiants, assassinés comme le Principal, leurs corps atrocement mutilés. Ensuite les meurtres reprirent à Strasbourg, même signature : deux autres étudiants. Les enquêteurs étaient face à une affaire hors norme, aussi brutale qu'énigmatique... et le pire dans tout cela, c'était qu'elle semblait ne jamais finir. Le tueur était imprévisible et opérait chaque semaine. Comme Strasbourg n'était pas la ville dans laquelle avait commencé l'enquête, on ne pouvait rien faire. Mais on se doutait du mobile : la vengeance d'une victime, cherchant à se faire justice soi-même, une punition bien orchestrée. Le seul point commun entre les victimes, était qu'elles fréquentaient les mêmes établissements scolaires. On en était là dans nos conclusions, le reste concernait nos collègues à Paris. Le tueur était-il un homme, une femme, personne ne savait.

« Des enquêteurs du 36 viendront demain nous aider. Il est possible que le tueur frappe encore, annonça notre commandant d'une voix grave, sourde. Très probablement ce week-end, si ça n'est pas déjà fait.

— Je suis au courant, répondit notre commissaire en croisant les bras. Le commissaire divisionnaire a reçu un appel du préfet... Il va y avoir du monde ! Il laissa échapper à un soupir agacé. Entre l'IGPN qui s'en mêle, les Parisiens qui débarquent et ceux de Nancy en renfort... On est censé faire une enquête ou une guerre des services ?!

— Au moins, peut-on s'estimer heureux que ce soit une autre brigade criminelle, et non pas une autre unité ! Réussit tout de même à lancer notre capitaine, qui avait toujours le sens de l'humour pince-sans-rire. Vous imaginez la S.R. de la gendarmerie ? On est trop différent.

— Mais pourquoi la « bête » fait-elle une enquête en parallèle ? Demandai-je, fronçant

les sourcils. Je ne vois pas ce qui pourrait les intéresser...

— La mort d'Allan, rétorqua mon commandant me lançant un regard noir. »

Un silence pesant tomba dans le bureau. J'eus un pic au cœur.

— Ils soupçonnent des officiers d'être impliqués dans son décès... » ajouta le commissaire d'une voix lourde de sous-entendus. Et aussi des faits d'harcèlement au sein du service... je n'en sais pas plus.

L'information fut l'effet d'un électrochoc et un silence encore plus long s'installa. Encore une fois, des frissons me parcoururent, comme pour l'annonce de la mort de mon collègue...

« Pourquoi ne pas considérer l'assassinat d'Allan comme la suite de notre tueur en série ? » lança soudain Danyl, qui jusque-là avait gardé le silence.

Nous nous retournâmes vers lui et le regardâmes, tous surpris et interloqués. Cette question m'avait traversé l'esprit dès le début mais j'avais vite écarté cette idée saugrenue puisqu'elle ne correspondait décidément pas au mode opératoire du tueur. Et puis, Allan n'avait jamais grandi ni même vécu à Paris, pourquoi le tueur s'en prendrait-il à lui ? C'est quoi le rapport ?

« Mais enfin, Danyl réfléchis ! J'essayai même de le raisonner. Soyons sérieux, ce n'est pas du tout la même mise en scène que pour les précédents meurtres !

— C'est vrai, soutint le commissaire. Nous n'avons rien, aucune piste sur laquelle nous lancer sans l'aide de Paris, nous dépendons d'eux. L'hypothèse de Danyl se tient puisqu'il aurait pu changer de méthode pour commettre son prochain crime tranquillement...

— Pour brouiller les pistes ! Continua le

commandant. Exactement, il a peut-être voulu nous diviser, ce renard... mais d'où connaissait-il Allan ? Toutes les théories sont possibles, mais si notre collègue n'avait aucun lien avec Paris et que le meurtrier n'avait aucun mobile apparent contre lui, la plus probable serait que...

Un silence s'abattit une fois de plus. Nous nous efforcions de chasser cette conclusion inéluctable.

— Que le meurtrier soit... compléta Nina qui les yeux écarquillés.

— L'un des nôtres ! » achevais-je...la gorge nouée, bien incapable d'y croire.

Mais tout coïncidait, du moins nous comprenions mieux pourquoi l'IGPN mettait son grain de sel dans cette affaire. Il y avait probablement des non-dits qu'ils s'efforçaient de nous cacher. Fatidiques.

Je rentrai chez moi, fourbu et dépité. Un coupable dans nos rangs ?

Une deuxième équipe nous avait finalement rejoint sur l'affaire des meurtres en série tandis que l'enquête sur le décès d'Allan avait été récupérée par l'IGPN, on comprenait. Nous étions tous autant suspects les uns des autres à leurs yeux, nous étions dans le collimateur de « la bête », redoutée par les policiers eux-mêmes mais, paradoxalement, nécessaire. Ces « bœufs-carottes » étaient connus pour être imposants, et pour cuisiner longuement les personnes – un peu à la manière du commissaire Maigret –, « épilucher » chaque faux pas. Pensez au ragoût qui mijoterait longtemps et lentement : ils allaient donc tous commencer à nous cuisiner dès demain, dimanche, pendant qu'on essaierait de repartir à zéro avec « La Sordide affaire ». Notre équipe devait, elle, en-

quêter du côté des étudiants, pas seulement de nos collègues, qui nous regardaient tous maintenant comme de potentiels coupables. La tension dans le service devenait tendue, palpable.

J'ouvris la porte de l'entrée et gravis les escaliers qui menaient jusqu'à mon appartement quand je croisais mes voisins du premier étage qui descendaient. C'était sûrement un couple d'étudiants, dans la vingtaine, qui vivaient avec deux chats. Je les saluai. Je rentrai chez moi, exténué.

Vite ma chambre. Mon refuge. C'était là que j'étais, allongé sur les tatamis, à ressasser les événements de la journée, à remettre de l'ordre dans mon esprit, lorsque je remarquai une chose étrange. Un livre n'était plus exactement à sa place. Enfin, si... mais puisque j'étais maniaque sur le rangement de mes livres, je voyais bien qu'il n'était pas parfaitement aligné avec les autres. Pis encore, il avait été mal rangé. *Dans l'œil du démon* de Tanizaki Jun'ichiro. Je le remis à sa place tout en me demandant qui avait bien pu le déplacer. Julie, ayant fait le tour de mon appartement ? Je n'allais pas plus loin dans mes réflexions interrompu par la sonnerie dans l'entrée. Dix-neuf heures passées et je n'attendais personne. J'ouvris et fus surpris de voir Julie, justement elle, sur le seuil, sac en plastique à la main, contenant probablement deux plats à emporter, et dans l'autre deux canettes de bière.

Elle portait un jean moulant, un t-shirt sous sa veste en cuir. Ses cheveux étaient encore un peu humides. Une femme sexy.

« Salut ! Dit-elle en souriant, me montrant le sac.

— C'est quoi l'idée ? Demandais-je, sans la laisser entrer, restant sur le pas de la porte.

— Je me disais que t'aurais encore besoin de

compagnie ce soir, me répondit-elle simplement. Comme t'es parti ce matin, secoué... je me suis dit que je pouvais passer te remonter un peu le moral. J'ai pris ça dans un restaurant coréen pas loin, je ne savais pas si t'avais déjà mangé...

— J'ai pas eu le temps, j'ai oublié. Entre, sourirai-je en la laissant passer. »

Je pensais vraiment passer la soirée seul, mais après tout, un peu de compagnie me changera un peu de la solitude. Et puis, nous n'avions pas fini notre discussion du matin, c'était l'occasion d'en apprendre un peu plus sur elle.

Julie posa la nourriture sur la petite table et me demanda :

« T'as des sauces ? »

— Y'a que ça dans mon frigo, plaisantai-je en allant chercher la sauce soja et la sauce piquante. »

Elle nous avait pris des *bibimbap* chez *Bunsik*, un restaurant asiatique dans le quartier de l'esplanade chez lequel j'allais parfois manger.

« Un peu de musique? Japonais? Proposai-je.

— Pourquoi pas ! J'ai vu que t'avais une collection de CD de chanteurs incroyables!

— Oui ! Répondis-je en rigolant, j'aime bien tout ce qui est années soixante-dix, quatre-vingt. »

Je cherchais parmi la tonne de CD que j'avais celui qui correspondrait à cette soirée. Je choisis Hako Yamasaki, avec ces chansons à la fois tristes et poétiques, parfait pour le deuil et le questionnement. Ce fut donc avec sa première chanson, *Bōkyō* parlant de la nostalgie du pays natal, que nous commençâmes à manger notre repas, assis face à face. Au sol.

« Alors, dis-moi, tu es de Strasbourg ? Demandai-je en décapsulant ma bière.

— Non, de Paris. Je suis étudiante ici.

— Comment t'es arrivée ici ?

Elle haussa légèrement les épaules, l'air pensif.

— C'est une longue histoire, je voulais voir autre chose que Paris. Puis le droit ici a bonne réputation. »

Puis elle me raconta ce qu'elle avait vécu. Une histoire horrible, presque indicible pour une fille comme elle, que peu de gens voudraient entendre... moi-même j'en eus la nausée, le repas que je mangeais pesait soudain lourd dans mon estomac. Tout ceci sur un fond de nostalgie... Elle l'avait racontée d'un ton détaché, voir même trop malgré la violence de son passé, le choc de son vécu ; elle racontait cela comme une histoire ancienne. Un silence s'installa après cela, seulement troublé par la voix de Yamasaki et le crépitement léger de l'ampli. Puis elle reprit en changeant de sujet :

« Et toi, pourquoi le Japon ? »

Je fronçai légèrement les sourcils, la question était ambiguë.

— Pourquoi cette question ?

— Juste comme ça. Je trouve ça intéressant, c'est tout. »

Elle détourna les yeux et but une gorgée de bière. Un geste anodin mais que je remarquai, qui cachait quelque chose.

« T'as l'air d'aimer la précision, continuait-elle. Tout bien rangé, bien ordonné... Ça doit être difficile de supporter le chaos d'une enquête. »

Elle me jaugeait avec une lueur dans les yeux que je n'arrivais pas à interpréter et que je faisais cependant semblant de ne pas voir. Elle savait quelque chose, mon instinct de flic se réveillait. Elle est spéciale cette fille. Pourquoi revient-elle me voir ? Ce n'était qu'une relation d'un soir avec un inconnu croisé dans un

bar, pourquoi s'inquiétait-elle pour moi, flic célibataire épuisé par son quotidien de flic confronté à la violence et au sang comme un *Franck Sharko* qui pète les plombs ? Cette gentillesse devenait louche... bien que sa présence me réconfortait, on pouvait dire qu'on était en présence d'une femme fatale au passé trouble, le genre qu'on trouve dans les romans et qui sont tueuses à gages. *Ahahah*, manquerait plus que ça !

« C'est un métier qui demande de l'ordre, répondis-je prudemment. Mais le chaos finit toujours par trahir ceux qui essaient de le contrôler.

Elle lâcha un petit rire.

— Jolie phrase. »

La chanson s'achevait sur des notes suspendues, et dans ce court silence, elle plongea ses baguettes dans son bol et releva les yeux vers moi.

« Et si on écoutait autre chose ?

J'eus l'impression qu'elle voulait éviter un terrain glissant. Ce qu'elle avait subi était triste, certes, peut-être voulait-elle simplement passer à autre chose, trouver de la beauté dans cette vie, quelque chose de plus joyeux, de plus gai.

— Tu n'aimes pas ?

— Si, mais c'est... trop mélancolique, répondit-elle en détournant légèrement le regard. »

Je me levai lentement et laissai la chanson suivante démarrer, une berceuse douce et poignante. Elle dégageait une ambiance apaisante, presque tendre...

« La nostalgie n'est pas toujours mauvaise, soufflai-je en retournant m'asseoir. »

Elle esquissa un sourire triste, puis reprit une bouchée de son plat.

Je ne savais trop quoi, mais quelque chose me titillait.

3

Je me réveillais comme la veille vers sept heure trente, Julie à côté de moi toujours endormie. Nous avions discuté jusqu'à tard le soir, de choses anodines – ai-je été trop bavard sur mon travail ? – bizarrement je me souvenais plus du déroulement de la soirée. Mon esprit était embrouillé, comme hier matin précisément. Je mettais cela sur le compte de la fatigue, du deuil, et de l'alcool sifflé hier soir, quand je remarquai, qui dépassait du sac à main de Julie – posé sur le tabouret de l'entrée – un tube de somnifères, ouvert.

Les prenait-elle pour dormir ? Ou bien me les donnait-elle à mon insu ? Cette pensée me traversa. Non, impossible. Serait-ce elle ?

Cette fille cachait décidément quelque chose.

Je fis couler le café et me préparai mentalement à ma journée... être interrogé par l'IGPN ne me réjouissait pas trop, mais si je pouvais gratter quelques infos sur la mort d'Allan, sur l'enquête, enfin sur cette histoire de chambre close, je devais en passer par là. Donnant-donnant, pas le choix. D'un coup, je pensai emporter le livre de Tanizaki, remis à sa place par mes plus grand soin hier, pour analyse. Les empreintes digitales de Julie seraient peut-être dessus, et avec un peu de chance figureraient-elles peut-être dans la base de donnée de la police.

Je laissai le café et le petit-déjeuner au salon, comme hier matin, pour cette femme qui avait passé deux nuits avec moi – du jamais vu. La reverrai-je ? Je lui laissai un mot avant de partir.

Quand j'arrivais à l'hôtel de police, tous mes collègues étaient déjà là. L'enquête piétinait : la police des police avait récupéré le dossier sur la mort de notre collègue Allan Belle auprès de la deuxième équipe d'enquêteurs des crimes généraux, ceux qui s'occupaient des crimes graves – homicides, enlèvements, etc. Elle nous aidait à présent sur la « Sordide Affaire ». Toujours pas d'indice. On s'attendait avec angoisse à un nouveau crime. On suppliait pour un nouvel élément.

Mais en apprenant que l'assassin pouvait être l'un des nôtres, nous étions déboussolés, quel lien ? Quelque chose m'échappait. Je m'embrouillais. Un « collègue meurtrier » ? La tâche était encore plus ardue pour nous, puisqu'il pouvait bien se fondre dans n'importe quel service de police... Il fallait donc enquêter au sein de l'hôtel de police de Strasbourg, ce qui risquerait à coup de tonnerre de déclencher une guerre de services. Il pouvait bien s'agir d'un personnel de la BAC, de la brigade des mineurs, de la brigade des stupés, ou encore des autres organismes... mais comme l'IGPN s'occupait déjà de cela avec le décès de notre ami, nous étions obligés de nous pencher sur une seule piste possible, celle des étudiants ! Encore pire que d'interroger nos collègues, puisque nous ne savions pas ce que notre tueur en série étudiait, vers quelle fac nous tourner, où chercher des informations. Logiquement, nous pensions que ce serait la faculté de droit.

Pendant que quelques-uns allaient investiguer du côté de l'université, dont le campus était proche de mon domicile, nous fûmes interrogés par des inspecteurs de l'IGPN. Mon interrogatoire eut lieu dans le bureau du commissaire. Ils étaient deux, un homme asiatique et une femme, dans la soixantaine. Étrange sensation de déjà-vu.

Ils m'interrogèrent sur mes fréquentations avec Allan et mes autres collègues, sur mon alibi le soir du meurtre – que j'eus du mal à avouer parce que j'avais passé le début de la soirée dans un bar à picoler pour ensuite la finir avec une fille dont je ne connaissais que le prénom – et ce que je savais de lui en tant qu'ami proche. Nous étions coéquipiers depuis dix ans déjà, je croyais le connaître par cœur. Mais depuis son décès, je commençais à me demander ce que je savais réellement de lui. Cependant j'en appris plus, du moins quelques détails, sur sa mort.

« Vous comprenez que nous devons être méticuleux, dit l'enquêteur avec un fort accent japonais, en feuilletant un dossier épais. Votre équipier a été retrouvé empoisonné au cyanure, la porte de l'entrée était verrouillée, et sa femme l'a découvert étendu sur le tapis, mouillé, du salon anormalement chaud. Aucune trace d'effraction, pas de verre contenant des résidus suspects, rien qui puisse expliquer comment le poison lui a été administré. Une chaise était aussi renversée.

— Une chambre close, murmurai-je.

L'agent de l'IGPN releva la tête, surpris par la remarque.

— Exactement. C'est pourquoi nous devons creuser un peu plus. Vous êtes sûr que vous n'avez rien remarqué d'anormal ces derniers jours ? Une inquiétude qu'il aurait pu vous confier. Ou était-il suicidaire ?

— Je ne sais rien. Nous sommes tous à cran en ce moment avec ces meurtres en série. On peut parfois péter les plombs, certes, mais je ne vois pas Allan se suicider. Encore moins quelqu'un le haïr au point de vouloir sa mort. »

Du moins, c'est ce que je tentais de me persuader. Comme je vous l'ai dit, Allan faisait

parfois cavalier seul, une tendance à jouer les loups solitaires. Il aurait pu très bien en apprendre plus que nous, sur ce qu'on savait jusque-là, approfondir et creuser davantage là où il ne fallait justement pas... ce qui aurait bien pu lui en coûter la vie cette fois-ci. Ah, si seulement il m'en avait parlé avant !

Ils avaient refusé de me donner plus de détails et de me montrer les photos de la scène de crime. Mais pourtant, bizarrement, avec les quelques détails qu'on m'avait laissés sur les circonstances de sa mort, m'évoquaient une mise en scène vaguement familière... Quelque chose, un animé que j'avais déjà vu, adolescent.

La journée s'était terminée sans apporter le moindre élément nouveau. La tournée du campus s'était révélée infructueuse, une véritable chasse à l'aiguille dans une botte de foin. Nous étions dans une impasse. Avant de quitter l'hôtel de police, je confiai le livre à un gars du labo scientifique que je connaissais bien, il me promit des résultats pour le lendemain.

En rentrant chez moi, je m'arrêtai au passage acheter quelques journaux. Chose fort étrange et curieuse, je ne trouvai rien relatant la mort d'Allan. Pas une seule ligne sur sa disparition. Pas un mot sur un meurtre 1^{er} Avenue de la Paix, son adresse. Rien. L'IGPN l'avait-elle étouffée ? Impossible, les voisins avaient été nécessairement attirés, les rumeurs auraient déjà commencé à circuler et quelqu'un aurait fini par parler. D'ailleurs, je remarquai à présent qu'aucun journaliste n'avait essayé de me joindre, ni même de me contacter. Pas le moindre appel, pas la moindre tentative d'interview. Aucune conférence de presse n'avait été organisée. Tout ceci devenait de plus en plus étrange. Comme si Allan Belle n'avait jamais existé. Et puis je n'arrivai pas à me

convaincre de sa mort. Qu'il avait réellement disparu.

À moins que Julie ne fût une journaliste ? Si elle jouait double jeu ? Ce serait bien malvenu de sa part, mais dans cette situation comment en être certain ? Cela non plus je ne saurais le confirmer. Je savais si peu de chose sur elle. Juste qu'elle s'appelait Julie, qu'elle était étudiante, qu'elle avait vécu l'horreur à Paris... et après ? Rien d'autre.

Si elle mentait ? Si elle était coupable depuis le début ? Tout semblait coller. Son histoire, cette série de meurtres, le fait qu'elle soit étudiante... Non, surtout ne pas s'emballer trop vite. Une étudiante de 30 ans qui débarque chez moi la veille du meurtre de mon coéquipier, le lieutenant Allan Belle... Quelques jours seulement avant mon anniversaire.

Tout cela était décidément beaucoup trop louche.

Comme la veille, Julie s'invita chez moi, en m'apportant cette fois des sushis. Je la voyais désormais d'un autre œil, d'un nouveau jour, comme une sangsue, aspirant l'énergie de celui qu'elle avait choisi pour cible. Qui était-elle vraiment ?

Nous dinâmes sur la petite table, une soirée identique à la précédente mais l'ambiance, elle, était différente: une atmosphère plus lourde, plus électrique. Je la regardai maintenant avec suspicion comme on observe une tueuse à gages prête à frapper. C'est comme cela que s'acheva le dimanche soir, dans un air oppressant. Mais je veillai scrupuleusement d'un œil attentif, de peur qu'elle ne glisse un somnifère dans la boisson ou dans mon assiette à mon insu, m'assurant qu'elle ne me tournait pas le dos une seule fois, ce qui pourrait m'être fatal.

Enfin, le seul détail notable que je pus tirer de la soirée fut celui-ci. Vers une heure du matin, je m'apprêtais à me lever pour aller boire un verre quand je remarquai que Julie n'était plus dans le lit. Je pensais qu'elle était enfin partie, ce qui m'aurait soulagé, mais, en me dirigeant vers la cuisine, je la vis, postée à la fenêtre du salon, observant l'extérieur. Elle était en petite culotte et un t-shirt ample, assise sur le rebord de la fenêtre.

« Qu'est-ce que tu regardes ? Tu ne dors pas ? Demandai-je, en entrant dans la pénombre du salon. Elle tourna la tête, visiblement surprise de me voir.

— Non, je n'arrivais pas à dormir. Mais puisque tu es là... »

Sans un mot, elle s'avança vers moi et me tira doucement vers la chambre.

Le lundi, après une nuit dans les bras de Morphée, je compris enfin la machination qui s'était tramée derrière mon dos, le piège qui m'avait été tendu et surtout, la lumière sur ces deux affaires.

Les renforts de Paris n'étaient toujours pas arrivés et ceux de Nancy ne devaient arriver que le lendemain. Pourtant, nous pensions avoir besoin de sang neuf et de cerveaux frais pour résoudre l'affaire. Était-ce vraiment utile ?

J'avais enfin les résultats de l'analyse faite sur le livre avec l'appel de cet ami du labo, ce qui ne fit que confirmer mes doutes, mes soupçons. Je téléphonai à Élixa et à la sœur d'Allan pour prendre de leurs nouvelles, elles me parurent tout le contraire d'une veuve et d'une sœur explorée ayant perdu, l'une son mari, l'autre son frère. Elles bégayaient même pour la date prévue pour l'enterrement, totalement différentes.

Pendant ce temps, il ne me restait plus qu'à jouer le jeu jusqu'au lendemain matin, jour de mon anniversaire. *Banzai !*

4

Je me réveillai à huit heures. Pas de Julie. Aujourd'hui, mardi 1^{er} avril, j'ai 40 ans. Un cap. Je me levai, déjà conscient que je devais jouer l'acteur pour dénouer toute l'affaire. Je trouvais Julie assise sur le canapé du salon. Elle avait aussi préparé le café, deux tasses fumantes étaient posées l'une à côté de l'autre. Mais ce qui attira mon attention, ce fut le décor de guirlandes de poissons en papier suspendues dont les ventres étaient remplis des lettres en différentes couleurs qui formaient un tout JOYEUX ANNIVERSAIRE. Elle savait donc ? Mais jusqu'où allait cette mise en scène ?

« On a quelque chose à fêter ? Demandai-je en feignant l'innocence même de celui qui ne savait rien.

— Pas particulièrement, me dit-elle avec son sourire habituel. Je voulais juste te rendre la pareille, te remercier pour m'avoir hébergée ces quatre dernières nuits. C'était agréable d'être avec toi. »

Voilà. Je me doutais qu'elle se servait de mon appartement comme d'un hôtel particulier. Mais je me devais d'aller plus loin, de crever l'abcès comme on dit. En avoir la certitude, jouer le jeu envers celle ou celui qui s'était donné du mal pour me faire une surprise ou une mauvaïse blague à mon goût.

« C'est toi la coupable ! Commençai-je, sèchement.

— Quoi ? Dit-elle, interloquée. Son sourire s'efface instantanément.

« C'est toi qui as tué mon coéquipier... avant de venir me trouver au bar. »

Elle restait figée mais je continuai, implacable :

— Tu voulais éliminer les étudiants de l'appartement sous le mien, ceux qui t'avaient brisée. Je ne sais pas comment tu as découvert que j'étais flic, mais tu as cru pouvoir me déstabiliser en assassinant mon coéquipier, un homme que j'aimais comme un frère. Tu voulais ta vengeance, coûte que coûte : contre ce professeur qui t'a envoyée chez le principal sous prétexte que ta tenue était « inappropriée », contre ce principal qui t'a violée et humiliée, contre ces filles qui t'ont harcelée parce que tu n'avais pas les formes qu'elles jugeaient suffisantes, et enfin contre ces garçons... qui ont achevé de te détruire.

Silence. Un silence soudain froid, pesant.

— N'est-ce pas ? Demandai-je d'une voix sourde. Mais la vengeance ne résout rien. Le seul moyen de rendre justice, c'est de parler. De dénoncer. Mais toi t'as voulu te venger, t'es égoïste. »

J'avais tellement du mal à dire ces mots qui me brûlaient la gorge. Je voulais en rire. Oui, rire ! Parce que je savais déjà que ce n'était pas elle, que la véritable tueuse avait été arrêtée le dimanche soir, raison pour laquelle Julie était postée à la fenêtre ce soir-là, observant l'arrestation. Et parce que tout ceci était une mise en scène. Ils voulaient absolument me faire avaler cela, sérieusement ? Un flic de la Crim' expérimenté ? Je jetai un regard autour de moi. C'était trop bien ficelé. Trop parfait. J'étais sûr que tous mes collègues étaient dans le coup.

« Tu as de l'imagination, répondit-elle simplement. Mais tu n'as aucune preuve !

Julie sourit alors, un sourire narquois et sortit lentement quelque chose de son jean

moulant, sa carte de police je crois. Une carte qu'elle brandit fièrement en déclarant haut et fort :

— Julie Froussard, Brigade criminelle de Paris, enchantée de faire votre connaissance !

Puis, derrière moi, un hurlement collectif retentit.

— Poisson d'anniversaire ! Poisson d'anniversaire ! »

Je me retournai. De confettis. Partout.

Face à moi, en chair et en os : Allan Belle. Il tenait dans sa main un sachet de croissants. Sa femme Élisabeth, Danyl, la capitaine Nina Martins, le commandant Absalon... même le commissaire était là ! Toute la deuxième équipe s'était aussi réunie pour moi, même la sœur d'Allan. Et surtout, je lâchais même un cri de surprise, mes parents venus spécialement du Japon pour me voir.

Un poisson d'avril. Une mise en scène grotesque. Je restai immobile, partagé entre le soulagement et la rage. Puis un soupir m'échappa.

« Bande d'enfoirés... soufflai-je, les lèvres tremblantes entre le rire et l'émotion. »

Et, enfin, je souris. D'un geste, j'ouvris les bras et serrai mes parents contre moi, leur étreinte effaçant en un instant toute la tension accumulée ces derniers jours. Embrassant ma mère sur la joue, puis mon père. Puis vint le tour d'Allan. Ah ! Ce fichu Allan, qui m'avait foutu une peur bleue. Je le pris dans mes bras avec force, lui assénant une tape vigoureuse dans le dos, autant pour exprimer mon soulagement que pour masquer l'émotion qui me submergeait.

« Bordel, Allan...

— Alors, surpris ? Lança-t-il d'un sourire de farceur. J'ai dû me démenier pour mettre tout cela en place rapidement, tout organiser en si

peu de temps. J'espère au moins que tu n'as pas compris trop vite. »

Je me détachai de lui et profitai du moment pour lui coller discrètement un poisson d'avril en papier sur le dos, un poisson que j'avais spécialement préparé pour lui. Un joli retour de bâton. Je rigolais, content.

« à vrai dire, je l'ai compris dès dimanche, avouais-je en riant. Et j'en ai tiré mes conclusions qu'hier. Vous étiez tous dans le coup ? »

Un murmure amusé parcourut l'assemblée. Tous hochèrent la tête, les regards pétillants de curiosité. Ils voulaient savoir comment j'avais démasqué la supercherie. Je pris bien mon temps, les laissant mijoter quelques secondes avant d'attaquer :

« D'abord la nouvelle de ta mort...

Un silence s'installa, chargé d'attente.

— Elle m'a semblé un peu trop parfaite. Trop bien annoncée. Un appel d'Élisa dès le réveil, une réunion d'urgence le matin manquant de vraisemblance, puis l'entrée de l'IGPN laissant croire que ta mort était liée à notre enquête sur ces meurtres en série... Trop rapide. Trop précis. Et surtout, sans corps. On m'a laissé croire que ton cadavre était sous scellés pour l'enquête, mais je n'ai pas pu avoir accès aux photos de l'autopsie que l'IGPN gardait. C'était improbable.

Allan croisa les bras, un sourire en coin.

— Pas mal, et après ?

— Ensuite, Julie.

Je me tournai vers elle, la détaillant du regard.

— Sa présence était trop bien justifiée. Une inconnue, tombée du ciel, logée chez moi, pile au moment où l'affaire prenait une tournure dramatique ? Ça sentait le coup monté. Alors j'ai attendu. J'ai observé. Et quand j'ai

vu qu'elle avait un comportement trop détendu pour quelqu'un qui devait être une victime potentielle, j'ai compris qu'elle jouait un rôle. En plus, avec son affreuse histoire qui est sans doute celle de la vraie coupable, ne collait vraiment pas avec son image ou elle était racontée de façon trop claire. Même pas de larmes quand j'y pense. Et qui voudrait sortir avec un homme après avoir vécu cela ?

Elle haussa un sourcil, impressionnée.

— C'est vrai que j'ai dû faire attention à ne pas trop en faire. Mais visiblement je ne suis pas trop bonne actrice.

Je hochai la tête et poursuivis :

— Enfin, d'autres détails m'ont mis sur la piste. D'abord les paroles de Danyl avant de monter chez le commissaire : « À quelques jours de ton anniversaire en plus. » Qui pense à ça quand on vient de perdre un collègue ? À moins d'être insensible... ou de cacher quelque chose. Puis, juste après, le commandant a lâché : « Il a peut-être voulu nous diviser ce renard ». Cela m'a fait curieusement penser à un *kitsune*, ces esprits du folklore japonais associés aux tromperies. Ensuite, un livre mal rangé dans ma bibliothèque : *Dans l'œil du démon* de Tanizaki. Seul quelqu'un qui l'avait lu pouvait comprendre ce qu'il implique. L'histoire raconte comment un écrivain est invité par un ami passionné et de romans policiers à assister à un meurtre... qui se révèle être une mise en scène. Mais cet ami, fasciné, finit par reproduire la supercherie à son tour, mettant en scène sa propre mort. Le roman pose une question essentielle : devons-nous croire ce que voient nos yeux ? Allan, je t'en avais parlé. Tu l'as reproduite à ta manière. T'en as parlé à Julie, qui est certainement allée le feuilleter sans le ranger correctement. Le samedi soir, elle est revenue, c'était inhabituel. Le dîner, son faux passé,

sa culpabilité. Elle me vendait son histoire pour s'accuser de ton meurtre. Le dimanche, j'ai vu des somnifères dans son sac. Ce détail m'a intrigué. Puis il y a eu l'interrogatoire de l'IGPN. Ils m'ont livré quelques détails sur ta mort, des choses anodines en apparence... mais qui ne collaient pas. Empoisonnement. Corps retrouvé sur un tapis mouillé avec une température du salon volontairement élevée. Là, encore, tu t'es inspiré d'un épisode de *Détective Conan* : *The Idol's Locked Room Murder Case, méfiez-vous des stars*. Dans cet épisode, un homme met en scène sa propre mort pour faire accuser quelqu'un d'autre. Et puis il y avait l'absence totale de médiatisation. Le dimanche soir, quand j'ai remarqué que Julie regardait dehors... Ce n'était pas un geste anodin. Elle observait une arrestation. Aussi j'ai fait examiner le livre de Tanizaki. Les résultats sont tombés la veille : tes empreintes étaient dessus, Allan, alors que je ne te l'avais pas prêté. Tu as dû noter les références la dernière fois que tu étais chez moi. Celles de Julie aussi y figuraient. Elles figuraient même dans la base de donnée de la police, en tant qu'une des nôtres. Les renforts de Paris qui n'arrivaient justement pas. Enfin, j'ai appelé Éliisa... et ta sœur, Sophie pour prendre de leurs de nouvelles. Et là, elles ont bégayé en me donnant deux dates d'enterrement différentes. Voilà.

Un rire parcourut la pièce. Allan éclata de rire à son tour et me donna une tape sur l'épaule.

— Putain, mec, t'es vraiment trop bon. En effet, j'ai voulu faire cette petite mise en scène pour ton anniversaire qui a caché l'arrestation de la meurtrière. Il fallait absolument que tu ne remarques rien, les renforts de Paris étaient arrivés, enfin Julie, pour nous aider ; elle avait fouillé dans le passé de celui qu'on recherchait et avait fini par découvrir les deux

prochaines victimes, qui habitaient justement dans ton immeuble. C'est à ce moment-là que j'ai eu l'idée de ce plan. Tes parents m'avaient aussi contacté pour te préparer une surprise, alors je les ai inclus. C'étaient eux les agents de l'IGPN, et tu n'y a vu que du feu. Un peu de maquillage. Julie habitait chez toi pour te déstabiliser. Nous savions que le coupable allait frapper ce week-end, mais nous ne savions pas encore quand. On était en surveillance devant chez toi et tu ne nous a même pas vu ! Finalement, nous avons interpellé une jeune femme tard dans la nuit, une étudiante, qui a tout avoué au poste hier. Je souris, satisfait.

— Je suis flic, Allan. Et pas n'importe lequel. »

Tout le monde applaudit et se mit autour de la table du petit-déjeuner. Puis, dans l'euphorie générale, je me laissai enfin aller.

Ce n'était pas qu'une simple blague. C'était aussi un rappel que j'étais entouré, soutenu. Que j'avais une équipe sur qui compter, une famille toujours présente. Et puis, il y a Julie.

Je me sentis bien. *Arigatō gozaimasu !*

COURT
POLAR

PRIX POLICE NATIONALE COURT POLAR
DES LYCÉENS - CATÉGORIE

intrigue

COURT
POLAR

Le soldat de plomb

Raphaëlle ARNAUD

LAURÉATE DU PRIX COURT-POLAR - CATÉGORIE INTRIGUE
CANDIDATURE INDIVIDUELLE, LYCÉE ÉDOUARD HERRIOT, VOIRON

Il faisait nuit noire sur Bordeaux. Deux heures du matin, presque toute la ville dormait. On n'entendait que la pluie torrentielle qui s'abattait sur les toits. Un chat faisait les poubelles d'un restaurant à l'angle de la rue Saint-Rémi quand un bruit sourd attira son attention ; un rat peut-être ? Non. C'était bien plus gros. Une masse sombre s'étendait par terre. Le chat s'approcha doucement, et vint renifler la chose. Soudain, elle bougea. Le matou, pris de panique, alla se cacher derrière un vieux carton. La forme se releva péniblement et commença à boîter. Une voiture arriva par la gauche et ses phares laissèrent apparaître un homme bien amoché. On distinguait à peine ses yeux tant le sang coulait sur son visage. Il se tenait debout, bien droit, malgré ses nombreuses blessures. Il cria quelque chose d'incompréhensible. La voiture s'arrêta et le conducteur en sortit. Il était grand, taillé comme une armoire à glace et portait une cagoule. Il s'avança d'un pas lent mais décidé vers le blessé, qui semblait lui tenir tête. Le chat, toujours caché derrière son carton, observait la scène en silence. Une goutte d'eau tomba sur sa tête, glissa le long de son museau puis sur ses moustaches. Arrivée au bout, la goutte se décrocha et alla s'écraser sur les dalles. Au même moment, l'homme de la voiture brandit une arme et tira. Le coût retentit dans tout le quartier, mêlé au miaulement strident du quatre-pattes. La victime s'écroula au sol, inerte.

Le soleil était déjà haut dans le ciel quand on décrocha le téléphone du commissariat. Une vieille femme appelait pour la disparition

inquiétante de son chat. Elle expliqua qu'il s'appelait Billy, qu'il était roux et qu'il portait un collier vert. L'adjoint Favier crut d'abord à une mauvaise blague mais la femme lui dit qu'elle avait trouvé autre chose que son Billy. Elle évoqua un homme "endormi" sur la voie publique et demandait à ce qu'on le condamne pour blocage d'accès au local poubelles de l'immeuble. L'adjoint, qui en était déjà à son cinquième café, répondit qu'il s'agissait sûrement d'un mal entendu et qu'à son réveil, l'homme s'excuserait.

« C'est bien le problème, fit la vieille femme, il ne se réveille pas.

— Comment ça ? Vous êtes sûre ?

— Vous savez, à mon âge, on n'est plus sûr de rien mais je sais ce que je vois. Il a sûrement pris des drogues ou des choses comme ça.

— Très bien, fit l'adjoint, je vous envoie quelqu'un. »

Dix minutes plus tard, Aurélien et Théa arrivèrent sur place et découvrirent un homme d'une trentaine d'années, étendu sur le sol, une balle entre les deux yeux. De l'autre côté de la rue, se trouvait la femme du coup de téléphone tenant son chat dans les bras.

« Aurélien, fit Théa, préviens la scientifique et appelle des renforts. Moi, je vais interroger madame.

— C'est comme si c'était fait. Oui, allo ? Oui, lieutenant Aurélien Goujon à l'appareil. On aurait besoin d'une équipe au plus vite rue Saint Rémi, c'est pour un homicide.

La capitaine Théa Kabbaj se dirigeait vers la dame au chat quand un cri se fit entendre. Apparemment un proche de la victime, puisqu'elle criait son prénom en pleurant. Théa accourut vers la femme qui s'écroulait déjà au sol, en sanglots.

« Madame, madame ! s'écria Théa.

— Axel... AXEL !

— Madame. Madame, écoutez-moi. Il ne faut pas rester là ! Venez, je vous emmène dans un endroit calme. Aurélien, tu sécurises la zone. »

Théa dirigea la femme dans un coin de la rue suivante pour pouvoir en apprendre plus. La dévastée lui apprit alors que la victime s'appelait Axel Renaud, qu'elle était sa fiancée et qu'elle s'appelait Charlotte Laurac. Elle a aussi affirmé l'avoir vu la veille vers neuf heures et qu'il était dans un état normal.

« Vous ne vous êtes pas inquiétée de ne pas le voir rentrer hier ?

— Il m'avait prévenue qu'il rentrerait tard alors je me suis couchée sans lui... répondit Charlotte.

— Ok. Vous allez me suivre au commissariat pour qu'on prenne votre déposition.

Pendant ce temps la police scientifique était arrivée sur les lieux et avait commencé les prélèvements.

— Ah ! Gauthier, vous voilà, dit Aurélien.

— Navrée du retard, répondit la légiste. Voici Perrin, mon nouvel assistant.

— Enchanté.

— De même, lieutenant Aurélien Goujon, police de Bordeaux. Suivez-moi, c'est par ici. »

Les trois franchirent la rubalise jaune et se rendirent auprès du corps. La légiste commençait ses observations quand l'assistant, pris d'un haut-le-cœur, fit demi-tour.

« J'ai besoin de prendre l'air, dit-il, essoufflé.

Aurélien, intrigué, s'apprêtait à le suivre quand la légiste l'interrompit :

— C'est son tout premier cadavre, ne vous en faites pas trop. Venez plutôt voir ça.

— Qu'il y a-t-il ?

— Vous voyez ces blessures sur son visage ? La présence d'une croûte de sang autour des plaies indique que les blessures sont ante-mortem. Notre victime a probablement fait une chute d'un étage ou deux avant sa mort. De plus, les traînées de sang sur la gauche indiquent que le corps a été déplacé.

— Le tueur n'a peut-être pas eu le temps de le cacher... À quand remonte la mort ?

— D'après la rigidité cadavérique et la température du corps, je dirais entre une et quatre heures du matin.

Aurélien leva le regard et aperçut une tête disparaître derrière d'épais rideaux rouges. Un potentiel témoin ? Intéressant.

— Au fait, où est le commandant ? fit la légiste.

— Il rentre de Toscane demain normalement. Je vais faire le tour du voisinage, prévenez-moi s'il y a du nouveau. »

Aurélien se dirigea vers l'immeuble aux rideaux rouges. La fenêtre, où il avait vu un visage, se trouvait au troisième étage. En montant les escaliers du bâtiment, il remarqua que de nombreux logements étaient délabrés et inoccupés. Arrivé au bon palier, le lieutenant toqua à la seule porte qui tenait encore debout. Un petit homme grisonnant ouvrit partiellement la porte, juste assez pour passer un œil. À la vue de l'uniforme d'Aurélien, l'homme parut rassuré et le laissa entrer. Son appartement était petit et miteux. L'homme s'assit à une table et invita Aurélien à en faire

autant. Il opina, impatient de commencer son interrogatoire.

« Je vais nous faire du thé, fit le vieil homme.

— Sans façon, merci.

— Comme vous voudrez.

Aurélien aperçut une pile d'enveloppes sur le bord de la fenêtre et les fouilla discrètement. Des avis de démolition du bâtiment adressés à un certain M. Labrit. Certains dataient de plusieurs mois déjà.

— La démolition est prévue pour quand ? demanda Aurélien.

— Le mois prochain.

— Hum... Et vous n'auriez pas vu quelque chose d'étrange cette nuit entre une et quatre heures du matin ?

— J'ai bien entendu un coup de feu tôt ce matin. Mais en voyant la voiture noire, j'ai cru que Lefèvre et ses hommes revenaient nous mettre la pression. »

L'homme posa brusquement la bouilloire sur la table et accourut à la fenêtre. Il regarda à gauche, à droite et ferma ses rideaux. Il paraissait inquiet, comme s'il craignait quelque chose, ou quelqu'un.

« De quoi avez-vous peur monsieur Labrit ?

— Ne parlez pas aussi fort ! Il y a bien des choses que vous devez savoir. Mais pas maintenant ; j'ai à faire.

— Très bien. Rendez-vous au commissariat demain à huit heures. »

Aurélien se leva et franchit la porte. En bas, il remarqua une affiche qui indiquait que l'immeuble avait été racheté par une certaine société Lefèvre. Pas le temps de s'occuper de ça, il avait des témoins à interroger. Après une bonne heure à faire le tour du quartier, il n'avait récolté que peu d'informations. On

n'avait entendu qu'une détonation mêlée à un cri de chat aux alentours de l'heure indiquée par la légiste.

De retour au commissariat, il était déjà seize heures trente. Théa finissait son interrogatoire avec Charlotte Laurac. Elle ne lui avait rien appris de spécial sur la victime mais la scientifique leur avait communiqué les premiers résultats. Aucune empreinte exploitable, pas de drogue ni d'alcool dans les veines. L'autopsie complète arriva vingt minutes plus tard. La mort était survenue entre deux et trois heures du matin, d'une balle dans la tête mais il s'était ouvert le crâne peu de temps avant. Après ça, toute l'équipe en charge de l'enquête se réunit pour débriefer et remplir le tableau d'investigations. Une fois la réunion finie, tous se préparaient à rentrer mais Aurélien avait encore du travail, notamment des recherches sur la société Lefèvre et les fadettes de la victime. En creusant un peu, il découvrit que la société possédait une dizaine de bâtiments dans la région qu'elle prévoyait de remplacer par des hôtels. Il trouva des contrats d'achat plus que suspects pour l'acquisition de certains biens immobiliers. Le propriétaire n'était autre que Thomas Lefèvre. Un homme influent accusé de trafic de stupéfiants et de détournements de fonds. Pourtant, jamais aucune condamnation n'avait été portée en son nom ; il était toujours défendu par le célèbre avocat, Maître Roué. Concernant le portable de la victime, rien à en tirer, il était fichu.

Une sonnerie retentit. Ce n'était pas le téléphone de la victime mais bien celui de l'accueil. On signalait un départ de feu depuis une voiture dans la carrière des Thiviers. Les pompiers étaient déjà sur place mais on manquait d'effectifs pour sécuriser la zone. Aurélien et deux policiers de garde se rendirent sur place. A leur arrivée, le feu était déjà éteint.

La berline n'avait subi les flammes que du côté conducteur. Heureusement, personne à bord. On ouvrit le coffre et on trouva un sac de sport noir. A l'intérieur, une tenue complètement noire, un neuf millimètre et des gants couverts de sang. Évidemment, aucun témoin et l'appel, passé aux pompiers, était anonyme. La PTS n'étant pas disponible à une heure pareille, on posta trois policiers afin de garder la zone. Il était presque vingt-trois heures quand Aurélien rentra chez lui.

—

Quinze ans plus tôt

Il faisait anormalement froid pour un mois d'octobre. Les vitres du train étaient givrées et de la buée sortait de ma bouche. J'étais là, avec ma mère et mon frère, dans ce train de nuit. Ces derniers dormaient malgré nos vêtements trop fins pour nous réchauffer. Il m'était impossible de me reposer, trop de choses se bousculaient dans ma tête. Alors je regardais le paysage sombre par la fenêtre floue en pensant à papa. Je me disais qu'il nous manquerait sûrement un peu quand on sera loin. Mais c'était la bonne décision. Étienne ne comprenait pas. Il pensait innocemment que maman était peintre et que c'était pour ça qu'elle avait des taches de peinture sur les épaules. On me tira de mes pensées. C'était mon petit frère.

« Julien, tu dors pas ?

— Chut ! Maman dort encore. Et tu sais bien que je m'appelle plus Julien maintenant.

— Oui. Désolé. Mais pourquoi on doit changer nos prénoms ?

— Souviens toi. On est en mission. Et tout bon agent secret se doit de changer de prénom pour pas qu'on le reconnaisse. Sinon la mission échoue et ce sont les méchants qui gagnent. T'as pas envie de ça, hein ?

— Non ! Je veux pas !

— Très bien. Donc à partir de maintenant tu t'appelles Quentin, d'accord ?

— Agent Quentin au rapport !

— Bien. »

C'est fou comme on gobe tout ce qu'on te dit quand t'es jeune. N'empêche, c'est mieux comme ça. Plus tard il apprend la vérité, mieux il se porte.

—

Le commandant revint le lendemain, les yeux plus cernés que jamais.

« Les vacances ont été reposantes mon commandant ? fit Aurélien.

— Non pas vraiment. Disons que mon fils a eu la bonne idée de faire ses dents. Bon, moi j'ai rendez-vous avec la procureure. Préparez-vous à me briefer sur l'affaire dès mon retour. »

Le temps que le reste de l'équipe arrive, la PTS avait déjà passé au peigne fin la voiture incendiée. Aucune empreinte, ni sur la voiture ni dans le sac. En revanche, le sang retrouvé sur les gants est bien celui de la victime. La balistique a aussi confirmé que c'est le neuf millimètre qui a servi à tuer Axel Renaud.

M. Labrit arriva avec trente minutes de retard. Il raconta ne pas s'être réveillé à temps. L'interrogatoire se déroula sans encombre. L'interrogé balança tout ce qu'il savait. Il raconta que Thomas Lefèvre était un beau sallow. Il avait même entendu des rumeurs comme quoi Lefèvre trafiquait de la drogue. Mais Labrit n'avait jamais osé dire quoi que ce soit à ce sujet. Aurélien en avait assez pour aller l'interroger.

« Très bien, fit le lieutenant. Merci de votre collaboration.

— Au revoir.

Le commandant, qui avait assisté à l'interrogatoire, rattrapa Aurélien avant qu'il ne parte pour le domicile de M. Lefèvre.

— Stop ! On ne va pas interroger Lefèvre comme ça. On n'a rien.

— Mais... On a tout, au contraire. Une suspicion de trafic de drogues et de détournement de fonds. En plus, la berline noire est au nom de sa société.

— La procureure n'est pas de votre avis. Pourquoi croyez-vous qu'elle m'ait convoqué, hein ? Elle est sortie de ses gonds quand elle a vu le nom de Lefèvre dans le rapport. C'est un homme important dans la région. Et pour la ville aussi. C'est grâce à ses dons que la plupart des bâtiments historiques a été rénovée. Toute la ville a une dette envers lui.

— Personne ne devrait échapper à la justice grâce à l'argent...

— Certes mais les ordres sont les ordres. Cherchez plutôt des informations sur le passé de la victime, sa famille, » fit le commandant.

Aurélien, bien remonté, s'installa à son bureau et commença ses recherches. Après une heure ou deux, il ne trouva rien d'étrange. Enfin, c'est ce qu'il ne trouvait pas qui était étrange. Il n'y avait aucun acte de naissance au nom d'Axel Renaud ces quarante dernières années. C'est comme s'il n'était vivant que depuis ses quinze ans. La première trace de son existence était un rapport d'incident où une voiture aurait été vandalisée. Aurélien découvrit qu'il vivait avec sa mère et son frère dans un vieux bâtiment, transformé en hôtel depuis, qui appartenait aussi à la société Lefèvre... Mais aucune trace du père. Aurélien n'eut pas le temps de mieux creuser, on avait découvert un second cadavre.

Le soleil commençait à faire rougir le ciel. On avait déjà fait la moitié du voyage et la température commençait à remonter. Je sentis quelque chose dans le bas de mon dos. En passant la main dans la fente de la banquette, je découvris un petit soldat de plomb. Il était un peu rouillé et sa peinture était écaillée. Pourtant, Quentin le regardait avec beaucoup d'intérêt et me le prit des mains. Je trouvais ça stupide de s'intéresser à un pauvre bout de métal froid. Il le fit tourner entre ses doigts et s'arrêta pour examiner le socle. Il prit une vis qui traînait par terre et commença à y graver quelque chose. Il me regarda en souriant et dit :

« Comme ça je ne les oublierai pas ! »

Il me montra fièrement son chef-d'œuvre. Sous le socle, je vis trois lettres inscrites, un M, un Q et un A. Nos trois nouvelles initiales. Comme si ça allait changer les choses... Il me regardait avec insistance, attendant mon approbation.

« C'est bien ! je fis. Promets-moi une chose, garde-le toujours sur toi. Il te protégera des méchants quand tu seras en mission sans moi.

— Promis ! »

Je priais pour que ce que je venais de dire soit vrai.

Le corps d'un homme sans vie s'était accroché sur la rive de la Garonne, non loin du Pont d'Aquitaine. Il avait été découvert par un pêcheur lors de son retour vers dix heures. La PTS était déjà présente mais attendait l'arrivée de la police pour bouger le corps. La légiste arriva peu après, avec son assistant. À la vue du corps, ce dernier ne chancela pas. Aurélien se dit qu'il avait sûrement fini par s'y habituer. L'homme était de taille imposante, chauve et portait des vêtements noirs déchirés.

« Pourquoi ses vêtements sont dans cet état ? Une bagarre ? demanda le commandant.

— Ah non, fit la légiste. C'est probablement dû aux branchages dans lesquels il s'est accroché. Mais il n'est pas là depuis longtemps, je dirais une heure ou deux. Grand max.

— Comment est-il mort alors ?

— Noyé, répondit-elle. Étienne, amenez-moi un scellé, s'il vous plaît. On dirait qu'il y a quelque chose dans sa poche droite.

— J'arrive, fit l'assistant.

À l'aide d'une petite pince, la légiste réussie à sortir une petite statuette. Elle représentait un soldat portant un drapeau. Elle était recouverte de vernis transparent, probablement pour la protéger.

— Étrange, dit Aurélien. Ce genre de modèle ne se vend plus depuis longtemps.

Tous le regardèrent avec étonnement.

— Bah quoi ? fit-il, je les collectionnais quand j'étais petit. Ma grand-mère en avait des tas.

— Mais que fait ce soldat dans sa poche ? s'indigna le commandant.

— Il avait l'air d'y tenir en tout cas. Elle a été restaurée il y a peu, affirma la légiste. Oh ? Regardez, on dirait qu'il y a une inscription sous le socle. »

En effet, on pouvait lire trois lettres : un M, un Q et ce qui ressemblait à un A. La légiste avait l'air perturbée et même au bout d'une heure d'intense réflexion, personne ne comprit ce que signifiaient ces initiales. Le corps fut transporté à l'IML¹ et tout le monde rentra au poste. Après la pause déjeuner, Aurélien reprit ses recherches sur la mère d'Axel. Elle s'appelait Maria. Apparemment, elle était at-

teinte d'un cancer du poumon et fut soignée dans une clinique spécialisée. Elle y était morte deux ans plus tard et avait été enterrée dans le cimetière de la Chartreuse. Aurélien décida de s'y rendre, on ne sait jamais, il pourrait tomber sur le fameux frère d'Axel. Arrivé sur place, Aurélien ne vit personne. Il remarqua quand même quelque chose d'étrange. En effet, il y avait un bouquet frais et deux ornements funéraires. Sur le premier, on pouvait lire "Tes deux fils, J et E" et sur le second était inscrit "Adeline, tu nous manques". Non seulement ce dernier ne correspondait pas au nom inscrit sur la tombe mais en plus, le nom d'Axel n'était mentionné nulle part. La poche du lieutenant se mit à vibrer. C'était le commandant qui l'appelait.

« Allô ? fit Aurélien. Vous avez du nouveau ?

— Vous allez rire, répondit le commandant. L'homme retrouvé ce matin, il s'avère qu'il travaillait pour Thomas Lefèvre.

— Et donc ?

— Et donc j'ai besoin de vous pour foutre un coup de pied dans la fourmilière ! Allez me le cuisiner avec la capitaine Kabbaj, vous pouvez y aller maintenant.

— Bien mon commandant. »

Arrivé à la résidence Lefèvre, Aurélien, rejoint par Théa se dirigea vers l'entrée. Tout autour de la demeure se trouvait une dizaine de Rottweilers attachés à des poteaux, avec de bien trop fines laisses. Il devait y avoir des choses à protéger dans cette maison. À l'arrivée des policiers, les chiens se mirent à grogner et à aboyer. Aurélien sursauta mais Théa, peu impressionnée, avança d'un pas décidé. Une voix masculine retentit :

« Allons ! Inutile d'avoir peur, ils ne vous feront rien tant que vous ne me faites rien non plus. Ils sont très fidèles et protecteurs vous savez. »

1 : Institut médico-légal

L'homme se tenait dans l'embrasure de la porte. Il était grand mais pas particulièrement imposant. Son visage portait un sourire presque narquois. Il s'avança.

« Que me vaut l'honneur de votre visite ? fit-il.

— Nous avons quelques questions à vous poser, dit Aurélien

— Rien de grave j'espère ?

— Pouvons-nous entrer ? demanda Théa.

— Avec plaisir, fit-il sans une once de sincérité. »

C'est en franchissant le seuil qu'Aurélien comprit pourquoi les personnes telles que Mr Labrit avaient peur. Ce n'était pas Lefèvre que les gens craignaient, mais plutôt ses associés. Dans le hall, de part et d'autre de la pièce, se trouvait une bonne dizaine de gros bras. Tous habillés en noir. Lefèvre s'arrêta et demanda à l'un d'eux :

« Des nouvelles de M. Propre ?

— Non Monsieur.

— Raah ! Encore des problèmes, toujours des problèmes. Je ne demande rien de compliqué pourtant. Si vous le voyez, amenez-le-moi dans mon bureau, j'ai deux mots à lui...

Il s'arrêta et se retourna lentement vers Aurélien et Théa.

— Vous n'êtes pas là pour lui à tout hasard ?

— Ça dépend. Votre homme, il était chauve ?

— À votre avis, pourquoi on l'appelle Monsieur Propre ? Qu'est-ce qu'il a encore fait ?

— Rien, il a été retrouvé mort ce matin.

— Et vous êtes là pour m'interroger parce que vous me soupçonnez, je me trompe ?

— Non, en effet.

— Bien, suivez-moi. »

Nos deux policiers se regardèrent d'un air intrigué et entrèrent dans un grand salon. Une énorme cheminée occupait la majeure partie du mur du fond. De grands rideaux rouges encadraient les baies vitrées qui donnaient sur le jardin. Sur chaque mur se trouvaient d'impressionnants tableaux aux cadres dorés. Le prix aussi devait être impressionnant se dit Aurélien.

« Asseyez-vous, je vous en prie. Un rafraîchissement ? fit-il, brandissant une bouteille de cognac.

— Sans façon, jamais pendant le service, répondit Aurélien.

— Comme vous voudrez... »

Théa commença l'interrogatoire. L'homme retrouvé était bien le dénommé M. Propre et s'appelait en réalité Nicolas Grend. De plus, au fil des questions, Lefèvre semblait de plus en plus agité. Comme s'il avait peur de quelque chose.

« Il vont s'en prendre à moi la prochaine fois, fit-il. C'est sûr.

— Vous avez quelque chose à vous reprocher ? Serait-ce la demande pas si compliquée que vous évoquiez tout à l'heure ?

— Non. Impossible que ce soit ça.

— Et vous ne voudriez pas nous en faire part ?

— Et non ! Secret défense comme on dit chez vous.

— Vous savez que la dissimulation de preuves est passible de prison ?

— Enfin capitaine, pas de ça entre nous, je vous en prie. Je ne fais rien d'illégal, je vous assure.

— Et vous, vous étiez où ce matin entre six et dix heures ? demanda Aurélien.

— Ici, je m'occupais d'un de mes chiens.

Il avait une patte infectée. Mais demandez au jardinier, il était là aussi.

— C'est ce qu'on va faire.

— Faites donc. Vous savez où se trouve la sortie.

— Une dernière question Mr Lefèvre. Est-ce que les initiales J et E vous disent quelque chose ?

— Pas le moins du monde !

— Et le prénom Maria ?

— C'est bien possible. Il me semble que mon père avait hébergé une femme et ses deux fils il y a vingt ans environ. Je jouais beaucoup avec le plus jeune. Quentin je crois ?

— Et où pouvons-nous trouver votre père ?

— Au cimetière, fit Lefèvre d'un ton faussement désolé. Depuis un mois.

— Toutes mes condoléances Monsieur, répondit Théa. »

Au même moment, une petite ampoule s'alluma au-dessus de la tête d'Aurélien. Les initiales sous le petit soldat, mais bien sûr ! M pour Maria, Q pour Quentin et A pour Axel. Le frère qu'il cherchait était en fait mort depuis neuf heures ce matin. Mais pourquoi aurait-il changé d'identité ? Quelqu'un semblait beaucoup en vouloir à cette famille. Il est très peu probable que ce soit Mr Lefèvre vu qu'il n'a pas l'air de savoir que son bras droit était en fait son ami d'enfance, se dit Aurélien.

« Très bien, dit-il. Restez à la disposition de la police.

— Bien sûr, acquiesça Lefèvre. Au revoir.

— Bonne fin de journée. »

Aurélien et Théa sortirent de la résidence et prirent la route en direction du poste. Durant le trajet, les deux s'accordèrent à dire que M. Lefèvre cachait quelque chose. Aurélien révéla

aussi sa théorie des trois lettres à sa collègue.

« Bien vu ! fit-elle. Mais pourquoi Quentin Renaud serait devenu Nicolas Grend ? De quoi avait-il peur ?

— Je me suis posé la même question. J'ai demandé un test ADN pour être sûr. Oula ! Dix-neuf heures déjà ??

— Et oui, le temps passe vite quand on s'amuse... »

À peine arrivée que Théa repartait déjà chez elle. Aurélien, plus que consciencieux, resta pour compléter le tableau avec les nouveaux éléments. Il finit par rentrer chez lui, se disant que la journée avait été longue et qu'il avait bien mérité une bonne nuit de sommeil.

En arrivant au poste le lendemain, Aurélien croisa la légiste, très agitée.

« Ah ! Vous avez déjà les résultats ? demanda ce dernier.

— Oui mais je ne suis pas là pour ça. Le commandant n'est pas là ?

— Non, je crois que je suis le premier.

— Bon tant pis. Vous vous souvenez du soldat de plomb ? Quand je l'ai vu, j'ai eu un sentiment étrange mais je n'ai pas tout de suite compris pourquoi. Et maintenant je me souviens, j'ai déjà vu ce soldat.

— Ah bon ? Mais où ça ?

— C'est bien le problème...

Elle se rapprocha du lieutenant et chuchota à son oreille :

— Je crois qu'il appartient à mon assistant.

— Pardon ?

— Et bien il y a une semaine environ, il a reçu plusieurs coups de téléphone d'un certain Julien. Ça avait l'air grave puisqu'il est parti en courant. Dans la précipitation, un objet est tombé de sa poche. Il s'est empressé de le ra-

masser mais je suis sûre que c'était la figurine qu'on a retrouvée hier. Mais je ne comprends pas, quel rapport a-t-il avec toute cette histoire ?

— Et les tests ?

— Négatifs, ils ne sont pas parents, même de loin.

— Comment s'appelle votre assistant déjà ?

— Étienne. Pourquoi ?

Aurélien était immobile. Tout se connectait dans sa cervelle : le petit soldat, les inscriptions sur la tombe. Il avait compris le qui, mais il lui manquait le pourquoi.

« Il faut que je passe un coup de fil. »

Il prit son téléphone, alla dans ses contacts et appela le commandant.

« Oui lieutenant ? répondit ce dernier.

— Allô mon commandant ? Je sais qui est le tueur. C'est l'assistant légiste. Il faut tout de suite aller l'interpeller.

— Inutile, fit une voix. Je suis là. »

Le lieutenant fit un quart de tour et découvrit Étienne ou plutôt Quentin, qui se tenait là, dans l'embrasure de la porte, le visage impassible.

« Lieutenant ? Vous êtes toujours là ? s'inquiéta le commandant au téléphone.

— Oui oui... L'interpellation n'est plus utile mon commandant, il est déjà là.

— Je vois. Placez-le en salle d'interrogatoire, j'arrive. »

Aurélien raccrocha et accompagna le suspect en salle d'interrogatoire. Le commandant arriva quelques minutes plus tard. Il s'installa et l'interrogatoire commença.

« Vous ne souhaitez pas d'avocat, Monsieur ? demanda le commandant.

— Si vous permettez, j'aimerais commencer par raconter mon histoire. Vous me jugerez après. Un avocat ne me semble pas utile.

— Très bien, je vous écoute.

— Mon frère était ce que j'avais de plus cher depuis la mort de ma mère, jamais je ne lui aurais fait de mal. Je n'ai pas toujours été Quentin Renaud et mon frère n'a pas toujours été Axel non plus. Quand nous étions plus jeunes, nous vivions à Nantes avec nos deux parents. Axel, ou plutôt Julien à l'époque, avait une quinzaine d'années et baignait déjà dans du trafic de stupéfiants. J'étais trop jeune pour le comprendre mais mon père battait ma mère. C'est pour ça que Julien a vrillé. Le soir de mes six ans, notre père est rentré complètement bourré et est vite devenu violent avec ma mère et moi. Julien n'était pas chez nous et n'est rentré que le lendemain au petit matin. Il nous a trouvés, recroquevillés dans le salon, couverts de bleus. Je ne me souviens que de la rage dans son regard quand il a compris et de la promesse qu'il nous a faite. Il avait juré qu'il nous sortirait de là. Mais il avait déjà tout prévu. Il avait des contacts du côté de ses clients et fournisseurs. Certains avaient des dettes envers lui. Parmi eux, il y avait le père Lefèvre à qui Julien avait rendu deux ou trois services. En échange, le vieux avait accepté de nous héberger chez lui le temps de trouver une solution pour fuir notre père. Mon frère, qui répétait souvent que notre père finirait par nous retrouver, lui a aussi demandé de faux papiers. En contrepartie, il devrait signer un contrat qui stipulait d'être sous les ordres de Lefèvre. C'est comme ça que nous sommes passés de la famille Perin à la famille Renaud. Quelques jours plus tard, nous embarquions dans le train de nuit direction Bordeaux. Là-bas nous attendait une nouvelle vie.

Il montra le soldat sur la table.

— Puis-je ?

— Allez-y, fit le commandant. »

Étienne le prit entre ses doigts et le fit tourner un instant, le regard vide, puis reprit :

— C'est pendant ce voyage que Julien m'a offert ce soldat de plomb qui ne m'a plus jamais quitté, continua-t-il. Il fallait s'y attendre mais le père Lefèvre n'a pas vraiment respecté sa promesse. Nous étions logés dans un vieil immeuble désaffecté, abandonné à cause des matériaux toxiques qui en constituaient les murs. À cause de ça, ma mère a attrapé un cancer du poumon et en est morte 5 ans après, j'avais 11 ans.

— Admettons que vous n'avez pas tué votre frère, qu'en est-il du cadavre dans la Garonne ?

— J'y viens. Il y a un mois environ, le père Lefèvre est mort. Les dettes que Julien avait envers lui étaient réglées. Il n'était pas mentionné que Julien devait servir le fils à la mort du père. Pourtant cette sombre merde de Thomas prétendait le contraire. Selon lui, on ne serait plus en vie sans son père et lui. Et dire que je jouais avec lui quand j'étais môme... Mais mon frère n'avait pas oublié que celui qui lui avait tendu la main avait aussi tué sa mère. Il s'opposa à Thomas qui, face à ce refus, péta les plombs et menaça mon frère de mort. Et il est finalement passé à l'acte. Enfin, pas lui directement, il est beaucoup trop faible pour s'en occuper lui-même. Il a demandé à un de ses sous-fifres de le faire à sa place. J'ai dû autopsier mon propre frère vous savez, alors oui, par vengeance, j'ai jeté son meurtrier dans la Garonne.

Le commandant restait perplexe.

— Rien ne permettait de remonter jusqu'à vous avec ce cadavre, pourquoi vous être dénoncé avec le soldat ?

— Mon histoire n'est pas terminée. À ma majorité, j'ai repris mon ancienne identité. Grâce à ça, j'ai pu enquêter sur les Lefèvre sans me faire prendre. Et j'ai trouvé un paquet de trucs intéressants. J'ai réuni assez de preuves au cours des années pour tous les envoyer au trou. »

Étienne sortit des documents de sa veste et les étala sur la table. Il y avait des témoignages d'abus en tout genre ainsi que des relevés bancaires douteux. De quoi faire plonger toute la société. Il releva la tête et ajouta :

« Je tombe, ils tombent avec moi.

Le commandant le regardait avec des yeux ronds. Il ne s'attendait pas à des aveux aussi rapides. Il ne pouvait pas le voir mais de l'autre côté de la vitre, Aurélien faisait à peu près la même tête.

— Très bien, fit le commandant. Autre chose à ajouter ? »

Quentin fit non de la tête et fut accompagné en cellule par deux agents. Aurélien, suivant la scène des yeux, ressentait à la fois une profonde compassion pour Étienne, la satisfaction du devoir accompli.

Deux mois plus tard, un seul sujet occupait tous les médias. "La chute d'un empire fondé sur des cadavres" ou encore "Le roi de l'immobilier a perdu sa couronne" tournaient en boucle sur les chaînes de la TNT. La vengeance de ce fils et ce frère à qui on avait tout pris touchait à sa fin. À Nantes, la découverte d'un corps lors de travaux dans un puits, elle, ne faisait pas les gros titres.

—

Ma tête me faisait mal. Je n'étais pas rentré à la maison depuis la veille à cause de clients, incapables de garder un ballotin plus de trois jours. Bon, il est vrai qu'au final, je me suis un peu servi

dedans. C'est peut-être pour ça que j'avais autant mal au crâne... Quand je suis arrivé devant chez moi, la porte d'entrée était ouverte.

« Maman ? Étienne ? Vous êtes là ? »

En entrant dans le salon, j'ai vu rouge. Les deux étaient là, recroquevillés l'un contre l'autre, gémissants de douleur. J'ai soudain compris qu'il était revenu et qu'il avait fini par s'en prendre à Étienne. Je les ai regardés un instant et je leur ai fait une promesse :

« Je vous jure que c'est bientôt fini. Je vais nous sortir de là. »

Aucun ne me répondit mais leurs yeux parlaient à leur place. J'y ai vu la détresse comme jamais je n'aurais imaginé la voir. Je me suis relevé et me suis dirigé vers sa chambre, les poings serrés. J'ai frappé de toutes mes forces sur la porte. Ça l'a réveillé et il s'est mis à hurler. Il a fini par ouvrir la porte. Dès qu'il m'a vu, il s'est jeté sur moi. Il puait l'alcool. C'est sûrement grâce à la cocaïne, mais il ne me faisait plus peur. Après tout, j'étais beaucoup plus fort que lui. Il a pris ma gorge avec ses deux mains et a commencé à serrer. De plus en plus fort. Dans un dernier souffle, je lui ai foutu un gros coup dans la mâchoire. Il s'est effondré au sol, inconscient. J'ai pu de nouveau respirer. Je l'ai pris par le col et l'ai traîné dehors. À mi-chemin, il a repris conscience et a poussé des grognements graves mêlés à des insultes de tout genre. Il m'a attrapé la cheville, m'a fait tomber, me fracassant le genou contre le sol. Malheureusement pour lui, je ne ressentais plus la douleur. Ma vue, par contre, devenait floue. Je me suis levé face à lui et je l'ai poussé aussi fort que possible. Je ne voyais plus grand-chose mais j'ai entendu un grand bruit. En m'approchant, j'ai pu distinguer le vieux puit. J'ai vite compris ce qu'il était arrivé, j'avais tué mon propre père. Incapable de réfléchir plus longtemps, je suis rentré en me disant qu'il ne fera plus jamais de mal à qui que ce soit. Il fallait qu'on disparaisse au plus vite.

COURT
POLAR

PRIX POLICE NATIONALE COURT POLAR
DES LYCÉENS - CATÉGORIE

frissons

COURT
POLAR

La salle du pendu

Alice DJEMAA et sa classe

Lauréats du Prix Court-Polar - Catégorie Frissons

Candidature projet de classe, Lycée Albert Châtelet, Douai

Ainsi elles séchaient. Le soleil a atteint son zénith depuis longtemps déjà. C'est maintenant l'heure des chiens et des loups. Les derniers visiteurs du musée de la mine sont partis. Un jeune homme, depuis peu de temps gardien des lieux, entame un dernier tour de garde. Ses chaussures de sécurité claquent : leurs bruits résonnent dans les vastes salles sombres. L'odeur de la rouille, de l'acier des machines, mêlée aux effluves de la terre, lui prend aux narines. Il pénètre dans l'ancien vestiaire des mineurs surnommé la « Salle des Pendus ». C'est là que les mineurs suspendaient au plafond leurs vêtements avant d'enfiler leur bleu de travail. De retour du trou, ils reprenaient leurs habits civils et accrochaient à la place leurs combinaisons du jour mouillées et noires de charbon.

Cette salle donne froid dans le dos à ce jeune gardien depuis le début de sa prise de fonction. Ses pieds traînent lourdement. Il avance avec prudence. À chaque fois qu'il pénètre dans ce lieu, l'homme sent sa pression artérielle augmenter, son sang monter à sa tête et son cœur s'emballer. Il est saisi d'un mouvement de panique. Ses yeux scrutent les murs. Il n'arrive pas à se débarrasser d'un sale pressentiment. Peut-être est-ce simplement le nom de cette salle qui le met mal à l'aise ? Mais après tout, il n'y a jamais rien à signaler dans cette salle, en tout cas, pas plus qu'ailleurs. Il recouvre son sang-froid. Il parvient à se calmer. Ses épaules se relâchent dans un long soupir de soulagement. Avant de partir, il décide malgré tout, dans un ultime élan de courage, de balader sa

lampe torche une dernière fois entre les vêtements flottants dans les airs.

Le cercle de lumière glisse de gauche à droite, puis tout à coup s'arrête. Les poils du gardien se dressent, ses membres se figent, sa gorge se serre et ses mains tremblent : il laisse tomber la lampe au sol. Un visage vient de surgir entre les vestes indigos. Il y a un homme... un homme, mort, suspendu entre les chemises et les barrettes. La peau bleuâtre du macchabée s'accroche à ses os, sa bouche grande ouverte semble hurler un cri silencieux, ses yeux vitreux et écarquillés disent son impuissance et son désespoir. Le silence de la pièce n'est plus celui de la mémoire, mais celui de la mort.

Le gardien déglutit, la peur le saisit, il vacille. Son malaise l'oblige à quitter des yeux le corps sans vie qui se balance au bout de la corde. Il se précipite à l'extérieur, inhale une bouffée d'air frais, puis attrape son téléphone.

La Mort. Un voyage unique pour chaque être. Tout le monde meurt, mais personne ne sait où elle nous mène après le néant. Est-elle une frontière entre deux mondes ? Ou alors un gouffre sans fin ? Moi, la Mort, j'ai dû m'y faire. J'y suis confronté à chaque instant. C'est une voisine que j'ai depuis longtemps. Depuis cinq ans exactement, lorsque j'ai décidé de vouer mes jours et mes nuits à la police. Je lui parle parfois, à la Mort. « Et salut toi, ça faisait longtemps que je n't'avais pas vue ! Qu'est-ce que tu me réserves aujourd'hui ? ». Être flic, c'est accepter de cohabiter avec le trépas, c'est avaler sans broncher les pires crimes commis

par les hommes. C'est respirer le parfum des crimes de l'humanité, l'odeur nauséabonde des horreurs de la société.

DRIIIING !

Je reprends du service. Je suis sorti de mes pensées par mon téléphone qui sonne et indique, comme à son habitude, la fin de mon temps de répit. C'est Paul, mon co-équipier. Je soupire lourdement et porte l'appareil à mon oreille :

« Léon ? Ti vo pas m'crouar ! Faut que tu vas à l'mine d' Lewarde le plus vite qu'tu peux.

— La mine ? Le musée, tu veux dire ? Qu'est-ce qui se passe ? Un gamin s'est perdu ? Le dirlo a encore vu un voleur qui lui a carotté ses cailloux ?

— Pff, toujours d'bonne humeur ti ! Ramène te, j't'expliquerai là-bas ! »

Je grogne et dépose sur la table ma tasse de café encore tiède avant d'enfiler rapidement ma veste de travail. Je sors de l'immeuble, un vent glacial s'engouffre aussitôt dans l'entrée. Le souffle froid me brûle les yeux. L'air mordant me ronge les joues déjà rosées par le rhume. Le ciel continue de pleurer ses flocons sur les toits sombres de Dechy. Bon Dieu, mais quel imbécile fout le bordel à la mine à une heure pareille ! Les lampadaires diffusent une lumière triste, presque inutile face au noir de la nuit. La neige hurle sous mes semelles alors que je rejoins mon véhicule. Cette bonne vieille Citroën est plus âgée que ma fille ! J'ouvre la portière et m'installe sur le siège, forçant la BX à démarrer. Après une dizaine de minutes à remonter le boulevard Ambroise Croizat, je gare ma voiture dans la rue d'Erchin, près du centre minier. En sortant, j'aperçois les véhicules de la police technique et scientifique. J'arque un sourcil. C'est curieux, non, ce n'est

pas normal ? Je lève mon regard vers la mine. L'atmosphère a changé. Ce n'est pas une histoire à prendre à la légère finalement.

Je marche vers le bâtiment de briques rouges, observant les immenses vitres habillées de blanc dont les faibles lumières éclairent le ciel noir. Le ruban jaune vif décoré de l'inscription « ne pas franchir » qui entoure tout le centre minier attire aussitôt mon attention. Cette affaire est plus importante que prévenue, et l'officier Paul s'est abstenu de m'en confier la gravité. Devant l'entrée, j'aperçois sa silhouette ronde franchir la porte pour me rejoindre à l'extérieur. Sa chemise est parsemée de miettes dorées, traces du casse-croûte qui lui servit de souper. Ses lèvres s'étirent et creusent de légères fossettes sur ses joues pleines :

« Te v'là, Léon. C'est pas comme ça que j'imaginais ma soirée ! M'enfin... Va jeter un coup d'œil à l'intérieur, c' pas beau à voir. Je risque même d' faire des cauchemars ! Pourtant vous savez que j'dors comm' un loir. »

Je hoche la tête et me dirige vers le bâtiment. Un homme, qui a l'air d'être l'homme d'entretien, m'ouvre la porte et me salue. Dans le hall, le directeur du centre discute avec des officiers. Son air désemparé n'est pas inhabituel, mais ce soir, son visage se tord d'inquiétude. Je reconnais les uniformes de la BPTS. Mon expression s'assombrit aussitôt. Ils ne viennent jamais pour des brouilles. Ni pour un vol, ni pour un gamin perdu. Non, la mine a été victime d'un crime bien plus grave. Paul me rejoint et me guide un peu plus loin dans le musée. J'appréhende. Je sais que je ne retrouverai pas ma tranquillité et mon café avant longtemps. Une scientifique me tend une paire de gants que j'enfile. Elle nous guide dans la célèbre salle des pendus. Mes yeux s'écarquillent.

— Quelle horreur !

— Il est mort depuis quelques heures. Nous n'avons pas encore tout vérifié, mais il ne présente aucune trace de lutte. Ce qui est étrange, c'est qu'il semble a priori n'avoir aucune lésion osseuse ou médullaire au cou, ce qui aurait dû être le cas s'il avait sauté depuis cette poutre pour se pendre, me dit la jeune femme qui a examiné le corps décroché par des officiers une heure plus tôt. Mais je dois l'examiner plus avant pour en être certaine. »

Ses mots résonnent dans ma tête. Je déglutis et reprends rapidement mes esprits. Je dois rester calme et réfléchir :

« Aucune lésion médullaire, vous dites ? Il ne serait donc pas pendu en sautant depuis la poutre là-haut, la corde au cou ? L'absence de lésions montre qu'il n'est pas mort par pendaison. C'est bien cela ?

— C'est exact. Une chute d'aussi haut est forcément violente, mais pourtant son teint bleu et ses yeux convulsés montrent que sa fin a été lente, me répond-elle. Cela ne colle pas.

— Avec moi, la corde, elle n'aurait jamais tenu, vu toutes les frites et les bières qu'il y a là-dessous, lance Paul en tapotant son ventre alors que je lui jette un regard noir.

— Bien, merci pour votre aide, Madame, informez-moi dès que vous en saurez plus, dis-je en soupirant, honteux du comportement de Paul. »

La scientifique hoche la tête et reprend son travail. Je m'approche du brancard où repose désormais le corps du pendu. Son expression encore figée conserve sa terreur. Conserve sa mort... La voilà encore devant moi, me défiant... me toisant...encore une fois. Cet homme ne s'est pas tué, pas tout seul. Les circonstances de sa mort sont trop étranges pour croire au suicide. Je jette un œil à mon co-équi-

pier. Il n'a pas l'air très troublé. Pour lui, l'affaire est déjà classée :

« Léon, t'en tire une tronche ! Te tracasse pas, l'gaillard a voulu partir avec humour ! Se pendre dans la salle des pendus : il a fait fort ! Ça se respecte, une mort comme ça, ti. »

✱

La femme qui m'ouvre la porte le lendemain matin a une quarantaine d'années. Elle porte un chignon. Des traits sont tirés. Des rides marquées et des cernes profonds lui donnent un âge plus avancé qu'il ne l'est en réalité. Elle me reçoit dans une maison bourgeoise, une ancienne maison de contremaître en brique rouge. Les ingénieurs des mines étaient logés dans ces maisons imposantes, tandis que les mineurs et leurs familles vivaient dans des corons. Devant le garage, stationne une camionnette de chantier d'Henri qui était conducteur de travaux dans une entreprise de BTP.

« Bonsoir Madame Caron, je suis Léon Ceriz, le commandant de police chargé d'enquêter sur l'affaire de la mort de votre mari. Toutes mes condoléances, Madame. La nouvelle doit encore vous bouleverser.

— Bien, entrez. Installez-vous dans ce fauteuil, je reviens. »

La veuve sort de la pièce et va dans la cuisine chercher du café, un jus comme on dit ici. J'aperçois sa forme fine disparaître du salon. J'en profite pour observer la pièce sobre et bien rangée. Sur les murs beiges, quelques meubles sont positionnés de manière précise : le canapé et le fauteuil sont minutieusement alignés alors que la télévision leur fait face. Pas de fantaisie. Tout est triste. La pièce est presque vide. Seules les faibles flammes de la cheminée apportent un peu de chaleur au salon. Il n'y a

pas de bibelots. Pas de bricoles. Pas de photographies de famille, de souvenirs accrochés au mur. Il n'y a rien qui puisse laisser à penser que le couple ait des enfants, ou même qu'il soit proche des membres de sa famille. Seul un canevas inachevé repose sur un guéridon.

« Que voulez-vous savoir, dit-elle en s'installant face à moi et en me tendant une tasse ?

— Vous êtes seule, Madame Caron ? Aucun proche ne peut être à vos côtés dans ces circonstances douloureuses ?

— Je n'ai pas d'enfant. Plus de mère, plus de père, pas de sœurs, ni de frères. Voyez-vous, je n'ai besoin de personne. Quant à des amis... Les gens ne sont plus dignes de confiance de nos jours. Enfin, il y a bien mes collègues que je côtoie la journée. Cela me suffit. Mais ne les avertissez pas de la mort de mon mari, je ne veux aucune pitié, ni aucune marque de compassion.

— Vous n'avez pas l'air très peinée, si je peux me permettre.

— Écoutez ! Je vais être très claire avec vous. Mon mari est mort, certes. Mais c'est de sa faute, s'il est mort. Il ne peut s'en prendre qu'à lui-même. À force de mépriser tout le monde, de chercher des embrouilles à tout le village, il s'est fait des ennemis. Et si ce n'était qu'à des inconnus, qu'il s'en prenait, non ! Même avec moi ou avec son propre frère, il était odieux. Ne me demandez qui pas qui pourrait lui en vouloir, la liste est bien trop longue. Interrogez donc le voisinage. Vous verrez.

— À vous entendre, Madame, il me semble que vous n'aviez pas de très bonnes relations avec votre mari. Vous disputiez-vous régulièrement ?

— Comment dire ? Disons plutôt que rares étaient les moments de calme et de bonheur. Henri n'était presque jamais là, il rentrait tard

le soir, il sentait l'alcool, la cigarette et le parfum de femme. Jamais le même d'ailleurs. Je déteste la cigarette et ces parfums vulgaires, monsieur le commandant ! Il fréquentait toujours le même café, Au Gai Nain, à quelques kilomètres d'ici. Il y dépensait notre argent dans des paris. Voyez ! Nous n'avions plus un sou, commandant. Cette vieille bâtisse n'attend plus que de nouveaux propriétaires. D'ailleurs je ne la garderai pas ! Elle est en vente. »

Je l'écoute attentivement et scrute ses réactions. Elle semble calme, stoïque, détachée de la situation. Elle n'a pas l'air de mentir. C'est une femme rude et fière avec un accent parisien.

« J'en déduis que votre mari avait de nombreuses dettes.

— Vous déduisez bien, dit-elle avec un air sarcastique. Écoutez, je ne sais pas à quoi vous pensiez en venant m'interroger ici, mais rien ne m'oblige à vous raconter la vie de mon mari. C'était un sale type, c'est tout. Il n'y a rien d'autre à dire. Et vous allez avoir fort à faire, commandant, avec cet énergumène qui a des ennemis à chaque coin de rue. Et je ne vous parle pas de ses ouvriers, ni de son frère Serge !

— Cela m'aiderait que vous m'en parliez, justement, dis-je alors qu'elle soupire lourdement.

— Commandant, mon mari et moi ne nous parlions plus. Il s'est parfois montré violent. Je le fuyais. Nous faisions chambre à part. Nous allions divorcer et vendre la maison. Il ne partageait aucun de ses problèmes avec moi. Je n'ai rien d'autre à vous dire.

— Où étiez-vous hier entre 16h et 21h ?

— Je suis restée un peu plus tard que d'habitude à la pharmacie où je travaille. Je suis préparatrice en pharmacie. Puis, je suis rentrée à la maison.

— Quelqu'un peut attester de votre présence à la pharmacie et de votre retour ?

— Oui, les clients jusque 19h. Ensuite, il faisait déjà noir lorsque j'ai quitté la pharmacie. Je ne suis pas certaine que les voisins m'aient vue lorsque je suis rentrée ici. J'ai regardé le journal de 20h, d'ailleurs je me souviens bien du reportage de ce soir-là, cette histoire, la « boudroie abyssale » aperçue à la surface de l'eau, c'est incroyable tout de même !

— Une dernière question, et je vous laisse tranquille. Avez-vous des assurances vie entre époux dont vous seriez bénéficiaire ?

— Naturellement, commandant, comme tous les couples. Nous avons des assurances sur le prêt de la maison et une assurance vie. Nous n'avons pas d'enfant, vous le savez bien. Mais qu'insinuez-vous, commandant ? Je sais que je n'aimais plus mon mari, mais je ne l'aurais jamais tué pour de l'argent !

— Je n'insinue rien, Madame, je me renseigne, c'est tout. Toutefois je vais vous demander de ne pas quitter le secteur et de rester à notre disposition quelques jours encore.

— Naturellement, commandant. »

Je remercie la veuve et me dirige vers ma voiture. La pluie s'écrase sur le pare-brise. L'odeur du cuir se mélange à celle du café froid que Paul a renversé plus tôt sur le siège passager. Je soupire et allume le moteur. Mon téléphone vibre. Je décroche. Je reconnais la voix grave du légiste, le docteur Cormor.

« Commandant Ceriz, je viens de vous envoyer le rapport d'autopsie. Vous devriez y jeter un coup d'œil.

— Bien, merci, docteur. »

Cormor n'est pas du genre à bavard. Alors, s'il a pris le temps de décrocher son téléphone,

c'est qu'il a trouvé quelque chose. Je raccroche et je me connecte immédiatement au serveur. Le rapport s'affiche à l'écran. Les premières lignes confirment mes soupçons et les conclusions s'affichent en caractères gras :

Cause de la mort réelle : Strangulation par un lien, antérieure à la pendaison

Absence de fractures caractéristiques d'un suicide par pendaison.

Présence de C₃₆H₃₈N₂O₆-appelé « CRURARE »

Heureux de constater que j'ai encore du flair : le suicide était vraiment une mise en scène. Le rapport est clair. Le Crurare ? Ce n'est pas courant. Cette substance est comme un poison : si elle est utilisée à forte dose, elle paralyse les muscles. Pourquoi Henri aurait-il ingéré cette substance ? Ou alors, qui aurait pu lui en donner ?

✱

À midi, je donne rendez-vous à Paul au Gai Nain, le café dont Madame Caron me parlait. D'après elle, Serge a ses habitudes ici, comme son frère. Il me rejoint avec un quart d'heure de retard, les cheveux ébouriffés, avec les mêmes habits que la veille. Il empest à des kilomètres.

Nous nous installons au comptoir. Mes yeux scrutent chaque individu. Les clients à côté de nous s'entretiennent à voix haute. Leurs voix criardes sont impossibles à ignorer, même si je le voulais, alors j'écoute leur conversation d'une oreille. Le mort fait déjà parler de lui :

« Et Maurice, t'as-ti pas entendu l'affaire d'Lewarde ? C'est tout de même moche, hein ?

— Moi, je le connaissais ben, Henri, le type qui s'est fait zigouiller. Il habite presque en face d'chez mi. C'était pas un causeux, ch'ti là.

— Eh toi, qui vas tout l'temps à l'mine ! Tu le connaissais pas le gars ? »

L'expression de l'homme que les deux piliers de bar viennent d'interpeler s'assombrit. Il ne répond pas et se referme complètement. Je comprends aussitôt à qui j'ai affaire. Je commande un verre et m'installe à ses côtés sur un tabouret haut.

« Vous êtes Serge Caron, n'est-ce pas, dis-je en lui montrant ma carte de police ?

Il jette un bref coup d'œil et soupire :

— Je parle pas aux flics. Allez perdre votre temps ailleurs.

— Bah ti vas d'voir ! T'es suspecté d'avoir pendu tin frère ! Ça craint, mon gars ! » s'esclaffe Paul.

Je regarde Paul avec agacement et me pince l'arête du nez. Cet homme est vraiment insupportable, mais bon, j'ai l'habitude. J'attends que sa silhouette s'enfonce de l'autre côté du bistrot avant de reprendre la parole :

« Votre frère a été retrouvé pendu dans la mine. Cela vous évoque quelque chose ?

- Ce que cela m'évoque ? Qu'il a mis fin à ses jours. C'est évident, non ? On ne peut pas dire qu'il avait la belle vie.

— Eh bien, pas si évident. Le rapport du légiste prouve le contraire. »

Ses yeux se plissent. Il n'a pas l'air très surpris. Il prend une gorgée de sa bière, attrape son manteau et se lève du tabouret.

« Vous n'avez pas l'air très surpris. Restez ici. Si j'étais vous, je ne partirai pas. À moins que vous préféreriez être interrogé au poste ? »

Il se rassoit et grogne. Il montre des signes d'agacement, tire une longue taffe de sa cigarette et me renvoie la fumée dans le visage.

« Cela sera plus simple ici, autant pour vous que pour moi, repris-je.

— Dépêchez-vous, bon sang, j'ai des choses à faire, moi !

— Si vous coopérez, cela sera rapide. Comment savez-vous que votre frère ne s'est pas suicidé ? Il est évident que vous n'y croyez pas.

— Ça ne me surprend pas, c'est tout. Henri avait beaucoup d'ennemis. Il aurait dû apprendre à la fermer, il serait peut-être encore en vie.

— Quel genre de relation entreteniez-vous ?

— Comme tout le monde, on s'est éloigné avec le temps. Mais gamins, on était proches.

— Éloignés ? Étiez-vous encore en contact ?

— Pour dire vrai, ce n'est pas le temps qui nous a séparés, mais une dispute.

— Pouvez-vous m'en dire plus sur cette dispute ? Et votre enfance, comment était-elle ?

— Je n'ai pas envie de vous déballer ma vie et encore moins de vous raconter des histoires larmoyantes. Je n'ai pas de temps pour ça, et ce n'est pas de cette façon que vous trouverez le coupable !

— Et ce n'est pas avec ce comportement agressif que vous prouverez votre innocence.

— Je n'ai rien à prouver, moi. Laissez-moi tranquille ! »

Je roule des yeux. Il n'est pas du genre à papoter. Il écrase sa cigarette dans le cendrier posé sur le bar, puis range ses mains gantées dans ses poches.

« Pourquoi gardez-vous vos gants ? Il fait bon à l'intérieur. Vous vous êtes blessé ?

— Pff...Ils appartenait à mon grand-père. Mais vous, les flics, vous êtes tous pareils, vous ne pouvaient pas comprendre. Vous ne voulez que de la logique, rien que de la logique, et un visage à mettre sur un meurtre. Ces gants sont comme une seconde peau pour moi. Je les porte souvent.

— Serge, si vous êtes innocent, coopérez.

Nous savons tous les deux qu'Henri mérite que justice soit faite. Vous détenez des informations importantes qui peuvent être la clé de notre enquête. Faites-le pour votre frère. Oh, peut-être pas pour le sale type qu'il était devenu, mais pour le gamin de votre enfance, qui a dû être un compagnon de jeu. »

Il reste silencieux un instant. Ses lèvres s'étirent en une moue amère, presque triste. Je le tiens.

« Mon grand-père m'a donné ces gants quelques jours avant de mourir. Il les gardait à ses côtés lorsqu'il travaillait à la mine. Il disait qu'ils lui portaient chance. Qu'ils le rendaient invincible. Vous l'avez compris, il n'avait plus toute sa tête. Quand nous étions gamins, il nous racontait qu'il avait enterré à la mine un trésor. Lorsqu'il avait un peu trop bu, il allait crier sur tous les toits qu'il était riche et que la mine conservait sa fortune. Pour des enfants comme moi et Henri, c'était une aventure incroyable, un défi que nous devions réussir. Nous avons passé notre enfance à courir sur les terrils, à chercher des indices entre les arbres et les gaillettes, comme de vrais chercheurs de trésor. Nous revenions à la maison couverts de charbon, presque aussi noirs que la figure de grand-père après une journée sous terre. Lorsque la mine a fermé pour devenir un musée, j'ai essayé de convaincre Henri d'obtenir une autorisation pour vérifier s'il y avait vraiment un trésor. Il s'est d'abord moqué de moi et a pensé que je blaguais, mais il s'est énervé quand il a vu que j'étais sérieux. Il ne croyait pas à cette histoire de gamins.

— Je suppose que c'est à cause de ça que vous vous êtes disputés.

— Cela doit vous paraître ridicule, pour un flic, mais en tant que gamins de mineurs qui n'avaient pas un sou, cette histoire a animé toute notre enfance.

— Vous étiez proches grâce à la mine, et la mine vous a séparés, dis-je en soupirant.

— Lorsque l'on m'a annoncé qu'Henri s'était pendu à la mine, ça m'a fait un sacré coup. C'était l'endroit logique pour en finir. Je pensais que c'était un message, que cet imbécile m'aimait assez pour choisir la mine comme lit de mort. Mais vous êtes venu m'apprendre que c'est un meurtre. Et que je suis l'un des principaux suspects, je suppose ?

— La mine était très importante pour vous, je comprends que cela ait pu vous faire un choc. Savez-vous si votre frère allait régulièrement au musée ?

— C'était un client régulier. Il y allait une fois par semaine au moins. Ne me demandez pas pourquoi. Vous le savez. Ça lui a causé bien des problèmes. Sa femme le soupçonnait d'infidélité, et le directeur du musée a pensé un moment qu'il planifiait un vol ou un braquage. Puis, il a compris que c'était autre chose, une forme de nostalgie qui l'amenait là. Il allait fumer sa clope-là après le boulot ou quand il était aux intempéries.

— Pardon de vous poser la question, mais c'est la procédure : où étiez-vous ce mardi, entre 16H et 21H ?

— Ici, comme d'habitude. L'entreprise n'avait pas de boulot pour moi ce jour-là.

— Bien, je vous remercie. Restez disponible quelques jours encore, et ne vous éloignez pas trop du secteur.

— C'est compris » me répond-il en grognant.

Il se lève et sort du bistrot. Quel type étrange ! Il a très vite changé de comportement. Son histoire de frères complices et de trésor tient la route, mais ça me semble tout de même un peu absurde. Henri était un homme qui cherchait les ennuis, mais j'ai comme l'impression que Serge m'a dit ce que je voulais entendre.

Le rire bruyant de Paul me sort de mes pensées. En quelques minutes, il a réussi à sympathiser avec la moitié du bar. Je devrais peut-être songer à le laisser participer aux interrogatoires, il est plus doué que moi pour dialoguer.

Lorsque nous sortons du bar, je remarque une caméra de surveillance installée par la mairie en face du Gai nain.

« Eh, mon gars, regarde-moi, lançai-je à Paul. Passe à la mairie pour me récupérer les vidéos de cette caméra le jour du meurtre. »

✱

Le ciel gris est assez calme, pour une fois. Paul est déjà en route, je lui ai demandé d'aller chez Madame Caron. Je le rejoindrai plus tard pour discuter de ce fameux Crurare. Mais avant, je dois parler au directeur du musée. Le moteur de la BX grogne. Je ricane légèrement.

« T'as bien besoin d'une retraite, ma vieille, dis-je en tapotant le volant. »

Je gare à nouveau ma voiture dans la rue d'Erchin. Le parking est vide. Ça fait froid dans le dos. Un meurtre, dans ce bon vieux Lewarde. Qui l'aurait cru ? Les habitants du village sont méfiants et stressés, mais c'est compréhensible. Ils connaissaient Henri, et sûrement le coupable. Et oui, la mort n'est pas réservée qu'aux grandes villes... non, la mort attend. Elle guette. Elle est affamée. On croit pouvoir la domestiquer, la comprendre, mais la mort n'a pas de maître. Elle mord. Sans prévenir, sans pitié. Je la poursuis. Je la traque après la morsure, après qu'elle ait planté ses crocs.

Je ramasse les restes de son repas, les corps froids et les vies brisées. Je dois saisir l'âme animée par cette bête avant qu'elle ne morde une seconde fois. Une fois de trop. Je descends du

véhicule et m'avance vers l'entrée. Une odeur attire mon attention. Je tourne ma tête vers les effluves d'essence. Un homme se tient devant une magnifique Motobécane indigo. Je souris avec admiration et m'approche de la belle bleue.

« Vous êtes un passionné aussi, commandant ? me dit l'homme en enlevant ses gants et son casque de protection. »

Je le reconnais, c'est l'homme de l'entretien du musée qui m'a accueilli le jour de la macabre découverte. C'est un brave type. Fidèle à son travail même après le passage de la bête.

« Pas autant que vous, mais je m'y connais un peu. Mon grand-père en avait une, mais cuivrée.

— Cuivrée ? Me voilà jaloux ! Ces AV89 sont des petites pépites du milieu ! Une icône de la mobylette française.

— La vôtre est nettement mieux entretenue que la sienne. Il avait beau s'en vanter à tous les quartiers de Paris, mais ce bon vieux tas de ferraille était aussi fatigué et cabossé que ma BX. »

Des images me reviennent du passé. Je me souviens de ce jour, où mon grand-père m'a emmené faire un tour sur sa Motobécane. Je me sentais comme le roi du monde dans les rues de Paris. La carrosserie cuivrée émerveillait les promeneurs sur les quais de Seine. Je me souviens de la fierté sur mon visage à chaque sourire ou regard brillant que ce véhicule suscitait. Mon grand-père l'a vendue pour quelques sous, sur l'ordre de ma grand-mère. D'après elle, ce n'était pas utile d'avoir une mobylette et une voiture.

— Approchez-vous, commandant. Elle mérite le coup d'œil ! »

Je souris et marche vers le deux-roues. Je carresse la carrosserie bleue qui brille sous le soleil de seize heures. La forte odeur du carburant me rappelle les fois où mon grand-père me demandait de remplir le réservoir : quelques bouchons d'huile et de l'essence.

« Vous détenez ici une vraie pépite, vous en avez de la chance ! Ma fille adore les véhicules en tous genres. Puis-je prendre une photo pour elle ?

— Bien-sûr. Allez-y, commandant !

— Merci, dis-je en sortant mon téléphone pour photographier l'engin. Bonne fin de journée, Monsieur.

— À vous aussi, commandant, et bon courage. »

Je lui fais signe de main et entre dans le musée. Le hall semble plus vaste encore. Le directeur m'aperçoit et me rejoint avec son habituelle expression nerveuse.

« Ah, commandant, c'est vous ! Je vous attendais. Le lieutenant Paul m'a prévenu que vous vouliez me parler.

— Bien. M. le directeur, j'ai quelques questions à vous poser.

— Je vous écoute.

— Avez-vous remarqué quelque chose d'anormal à la mine ces dernières semaines ?

— Eh bien, non, rien d'habituel. Nous avons accueilli les classes de primaires en début de semaine. Les autres clients étaient des familles ou des couples. Et bien sûr, Henri. Il venait souvent ici.

— Je vois. Merci, Monsieur, contactez-moi si quelque chose vous revient.

— Maintenant que vous le dites... Il y a bien quelque chose. Il y a quelques semaines, Henri s'était légèrement disputé avec un homme. Ils se sont criés dessus, et l'individu l'a menacé.

Quelque chose du genre : "si je te revois, je te tue". Je n'y ai pas beaucoup prêté attention. C'était le genre d'Henri d'avoir des ennuis.

— Un homme ? Vous souvenez-vous de son aspect physique ?

— Pas vraiment, tout cela était très rapide. Il portait un manteau noir.

— Un manteau noir ? Rien d'autre ?

— Je crois qu'il portait des gants. »

Mes yeux s'écarchillent. Non, je n'y crois pas ! Je ne prends même pas la peine de remercier le directeur : je fonce hors du musée. Alors, tu te jouais de moi depuis le début. Mais c'est fini, Serge. On te tient pour de bon. J'entre dans ma voiture et saisis mon téléphone.

« Paul, rejoins-moi au poste immédiatement. Non. Oublions Madame Caron pour le moment. Ramène-moi le film de la caméra de surveillance. C'est plus urgent. D'accord, fais vite. »

Je raccroche et démarre rapidement le moteur. J'arrive au poste de Dechy après quelques minutes de route, Paul me rejoint aussitôt. Cette histoire me rend vraiment fou.

« Ben Léon ! Pourquoi on est là ? On l'avait dans nos filets, la veuve !

— On fait fausse route, Paul, depuis le début. Ce n'est pas elle. »

Il me regarde avec des yeux ronds et grignote ses noix de cajou. Il me tend les images que la mairie lui a confiées. J'insère le disque dans mon ordinateur. Paul s'installe à mes côtés.

« On cherche quoi ? Tu penses que c'est son frangin le coupable ?

— Je vérifie son alibi. J'aurais dû le faire avant.

Mes yeux sont fixés sur l'écran.

— Non, c'est impossible !

— Bah voilà, je savais qu'c'était po lui ! »

Serge est là, sur l'écran. Il est 14h. On le voit entrer. Il ressort vers 21h, passablement éméché. Mes mains tremblent de frustration. La rage monte alors que je serre les poings pour me retenir de casser quelque chose. Paul soupire et me tapote l'épaule.

« T'inquiète, patron, tu l'trouveras tin coupable ! Va t'reposer un peu, t'es tout tendu ! »

La journée se finit ainsi. Je suis épuisé. Arrivé chez moi, je m'affale sur mon lit et essaye de reposer mon esprit. Paul a raison, je ne peux pas travailler correctement dans cet état. Mon téléphone vibre. Je grogne. Bon sang, je ne suis jamais tranquille !

« Commandant Ceriz ? C'est Cormor. J'ai les résultats approfondis de l'autopsie.

— Alors ? Vous avez trouvé quelque chose ?

— Eh bien, le Crurare utilisé ne correspond pas à l'échantillon de celui dans la pharmacie de Madame Caron. En fait, c'est de l'Atracurium. Ce type de Crurare est utilisé principalement en chirurgie, lors de l'anesthésie. La dose retrouvée dans le sang d'Henri était suffisante pour provoquer une paralysie musculaire prolongée.

— Je vois. Merci docteur, vous êtes d'une aide précieuse.

— Je fais mon job, commandant. Au fait, j'ai analysé la corde. Je vous envoie le rapport. Il n'y a aucune trace d'ADN. Le coupable a pris soin de porter des gants.

— Docteur, vous êtes un génie ! »

Je raccroche et lis le rapport que le docteur m'a envoyé :

ANALYSE DE LA CORDE

Corde en nylon statique- faible
allongement : étirage < 5%

Traces HUILE semi-synthétique
(hydrocarbures/ soufre/ Azote)

Une corde de ce genre est parfaite pour une pendaïson. Le faible allongement permet à la corde de ne pas s'étirer et de supporter la charge. Le meurtre d'Henri était sûrement prémédité. Je soupire lourdement. Ces informations troublent encore plus mon enquête. Serge avait un comportement étrange, il portait des gants et s'est disputé récemment avec Henri, mais son alibi est solide. Madame Caron a un mobile et peut facilement avoir accès au Crurare, mais les échantillons ne correspondent pas. Bon sang, je tourne en rond. Je dois me déconnecter de tout ça, rien que quelques instants. Mon esprit ne supporterait pas une question de plus. Je décide de faire ce qui me rend vraiment heureux. Ma fille. Ma Charlotte si jolie. Je devais lui envoyer la photo de la Motobécane, elle sera contente. Je fais défiler les images dans ma galerie. Oh, l'homme d'entretien apparaît sur la photo. Mes yeux se plissent. Des gants ? Il portait des gants. Mais que dis-je, c'est évident, quand on a une AV89, on se met de l'huile et de l'essence sur les gants !

Nom d'un chien ! Je m'empresse de relire le rapport.

C'est fini. Je ne laisserai pas la mort gagner cette partie.

✱

Le mélange de carburant retrouvé sur la corde qui entourait le cou d'Henri Caron possède le même dosage de 5% d'huile et de 95% d'essence que celui nécessaire au moteur de la Motobécane de l'homme d'entretien, Mon-

sieur Murden. Je l'observe depuis l'autre côté de la vitre teintée. Il est assis là, avec un visage stoïque et un regard froid. Il n'a même pas essayé de nier les faits lors de son arrestation. Je prends une grande bouffée d'air et entre dans la salle d'interrogatoire.

« Monsieur Murden, vous savez pourquoi vous êtes là ?

— Ouais.

— Nous avons des preuves de votre culpabilité. Inutile de nous embrouiller. Mais c'est à vous de choisir : cet interrogatoire peut durer quelques minutes, quelques heures, ou même quelques jours.

— Commandant Ceriz, c'est bien moi qui ai tué Henri Caron. »

Je ne m'attendais pas à ce qu'il soit si direct. Il semble avoir fait son choix. Je profite de cette bonne disposition pour poursuivre :

« Quelques femmes, victimes d'attouchements lors d'une visite à la mine, ont déposé des mains courantes. Nous les avons ressorties. Il n'y a jamais eu de plainte, et donc jamais d'enquête. La description de l'agresseur qui figure sur ces mains courantes correspond à la vôtre. Qu'en pensez-vous ?

— Oui, c'était bien moi.

— Vous reconnaissez donc avoir commis des attouchements à caractère sexuel sur des visiteuses du musée. Mais pourquoi avez-vous tué Henri ? Est-ce que ces histoires d'agressions ont un lien avec le meurtre de Monsieur Caron ?

— Henri m'a surpris un jour avec une visiteuse. Il était fou de rage et voulait me dénoncer. Alors j'ai fait ce qu'il fallait. »

L'homme reste calme. Sa franchise et son sang-froid sont désarçonnant. Il a tout avoué, sans même que j'ai eu besoin de le menacer.

« Monsieur Murden, pouvez-vous me dire comment vous vous y êtes pris pour tuer Henri Caron ?

— Je lui ai donné rendez-vous devant le musée, mardi à 19h, afin que nous nous expliquions calmement autour d'une bière. Il ne s'est pas méfié. J'ai placé une bonne dose de Crurare dans sa canette, qui a paralysé son corps temporairement. Je l'ai ensuite étranglé avec la corde. Puis, je l'ai mis sur la mobylette et j'ai poussé l'engin jusqu'à la salle des pendus, sans mettre le moteur en route. Puis, j'ai hissé le corps comme les mineurs hissaient leurs vêtements. Je l'ai pendu à la poutre en utilisant le mécanisme pour le hisser. J'ai bêtement cru que cela pourrait passer pour un suicide.

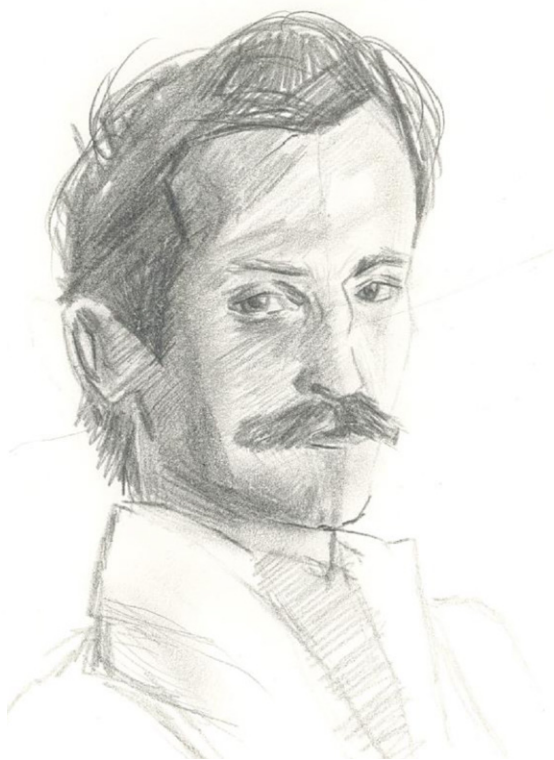
— Comment vous êtes-vous procuré du crurare ?

— Je travaille à mi-temps comme homme d'entretien dans une clinique médicale. »

Le soir venu, l'esprit apaisé, content du travail accompli, je rejoins ma fille. Elle rentre de sa semaine à Paris où elle fait des études de droit. Elle a reçu mes images de la Motobécane. Je ne lui parle pas de l'affaire Henri Caron. Nous passons la soirée à écumer les sites de vente d'AV89 bleue.

Illustrations de *La salle du pendu* par Alice

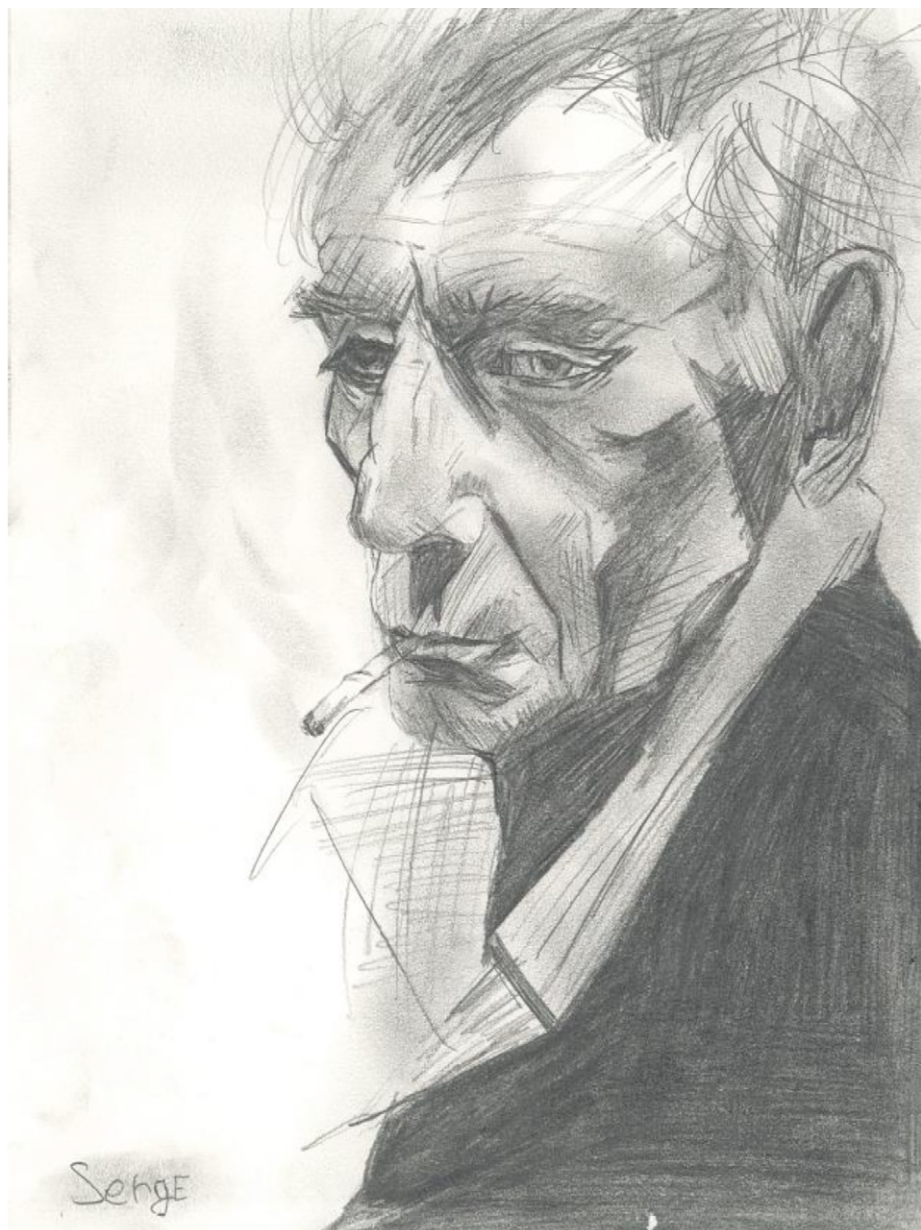
Le commandant Léon Cériz



La veuve Caron



Le frère



COURT
POLAR

PRIX POLICE NATIONALE COURT POLAR
DES LYCÉENS - CATÉGORIE

Coup de cœur

COURT
POLAR

L'innocence entachée

Margot LARRIEU

LAURÉATS DU PRIX COURT-POLAR - CATÉGORIE COUP DE COEUR
CANDIDATURE INDIVIDUELLE, LYCÉE DE L'ALBANAIS, RUMILLY

Le sang gicla. Pas un cri, pas un bruit ; juste celui de la chair qu'on lacère. Pas de peur, pas de douleur ; juste un sourire laissé par l'âme envolée.

Le XXIII^e siècle était porteur d'orages noirs, mais ici et là, quelques rayons de soleil perçaient à travers les nuages. Cet endroit en faisait partie... plus pour longtemps. L'ensemble du lycée de la Tolérance était rassemblé. Le soleil de midi brillait derrière les vitres photosensibles qui s'assombrissaient en fonction de la luminosité ambiante et illuminait les quelques cinq-cents personnes présentes, toutes différentes par leurs origines, leurs croyances, mais avec le même profil comportemental. RegARDS inquiets échangés, mines anxieuses, pressentiment pesant, attente impatiente. Pourquoi diable les avait-on convoqués ? Seules les deux silhouettes cachées derrière les rideaux noirs de la scène de danse en connaissaient la raison. Et elle était loin d'être bonne. Le chef d'établissement monta sur les planches. Nerveux, à l'image de l'ambiance malaisante, il prit le micro et tenta de dire quelque chose. Renonçant, il indiqua que d'autres plus qualifiés allaient leur expliquer la situation. L'air s'électrifia lorsque le jeune homme apparut en premier. Semblant sortir d'un conte mythologique, véritable dieu grec réincarné, son regard alluma une flamme dans le cœur de chacune des filles qui plongeaient dans ses iris reflétant l'immensité de l'océan. La femme qui l'accompagnait ressemblait plus à une fée des bois, avec ses boucles rousses ondulées et ses prunelles noires comme la nuit. Sans attendre un quelconque accord, elle les présenta :

« Bonjour à tous. Je m'appelle Camille, Lieutenant des Forces de Police Nationale. Et voici mon assistant Raphaël. »

Sa voix ressemblait à un souffle de vent, mais tout le monde l'entendait à égale intensité, malgré les haut-parleurs installés à différents endroits. Il n'y avait pas un seul bruit. Ils pressentaient la gravité de l'instant.

— Deux élèves sont morts cet après-midi. Ils ont été assassinés au sein même de votre établissement. En sa qualité de havre de paix isolé du monde extérieur déchiré par les guerres internationales, le ou les coupables sont parmi vous.

Un murmure se répandit à travers les auditeurs. Raphaël prit la parole :

— Vous pourrez poursuivre vos activités.

Comment le pourraient-ils ?

— Je vous recommande de ne pas rester seul.

Presque par réflexe, les amis se rapprochaient les uns les autres, promesse silencieuse jusqu'à la fin du discours.

— Et de nous parler si vous savez quelque chose. »

Il transmet également ses plus sincères condoléances aux proches des victimes dont il cita le nom. L'auréole rayonnante que composaient ses cheveux blonds contrastait avec son visage reflétant toute la tristesse des personnes qui s'étaient effondrées en pleurs. Un silence respectueux couvrit leur peine. Camille, insensible, expliqua qu'ils mèneraient l'enquête le plus discrètement possible afin de ne pas les déranger. Les dépouilles seraient rendues après un examen approfondi.

La salle de littérature était sombre, le rayon de soleil passant par la porte qu'ils avaient entrouverte dessinait vaguement les contours des cadavres. Pièce fermée, ils allumèrent le plafond, révélant la macabre scène de crime. Cloués au mur, un garçon et une fille, bras et jambes écartés. Tac, tac, tac. C'était le bruit des gouttes de sang tombant dans la mare qui s'était formée sous leurs pieds. Le fluide vital s'échappant des corps morts, pour qui le temps s'était arrêté, comptait les secondes depuis leur arrivée. Il avait teinté d'écarlate leur haut blanc et de sombre leur pantalon bleu.

« Atropos a coupé le fil de leur destin, murmura Raphaël, pour qui la mythologie grecque était toute son enfance. »

Une lame affûtée leur avait lacéré les membres et la poitrine. L'auteur y avait mis toute son âme, accompli son acte de tout son corps. Les balafres étaient longues et profondes, s'entrecroisant à de multiples points. Des projections écarlates couvraient les murs, comme la toile d'un artiste. Le monstre qui avait fait ça ne pouvait être de la même espèce qu'eux. Une telle folie, un tel acharnement, une semblable cruauté ne pouvait être la cause d'un humain. L'humanité était corrompue, mais pas à ce point. De profondes entailles les couvraient de toute part ; et pourtant, le visage était épargné. Pas la moindre égratignure, pas la moindre ecchymose, seulement le visage pur et lisse d'adolescents de seize ans. Mais quel visage ! Le duo avait vu beaucoup de choses, subi mille horreurs, mais ces expressions resteraient gravées dans leur mémoire à jamais. Les visages immaculés reposaient sur les corps déchiquetés. L'auteur de ce crime était un monstre qui avait défiguré des corps et une personne qui avait préservé les identités. L'humanité rattrapant la bestialité ou folie supplémentaire, pour montrer qu'il avait le pouvoir ? Ils avaient été

torturés vivants. Ils auraient dû hurler de douleur et mourir en maudissant leurs meurtriers, qui les avaient arrachés à une vie heureuse d'être vécue. Alors pourquoi souriaient-ils ? Pourquoi semblaient-ils si contents ? Pourquoi leurs yeux semblaient-ils contempler le paradis au lieu de l'enfer ? Était-ce pour cela qu'ils n'avaient pas poussé le moindre gémissement ? C'était la première fois qu'ils voyaient quelque chose d'aussi glauque et morbide. Puis, une phrase sur le tableau blanc attira leur attention. Elle était écrite avec du sang ; les lettres dégoulinantes juraient avec la pureté de son support : " Si vous venez du temps où ceux qui parlaient autrefois le langage de l'amour ont appris celui de la haine... "

« Quel est le rapport entre la phrase et le crime ? s'interrogea Raphaël.

— Un meurtrier n'a pas besoin de logique, répliqua Camille. »

Il lui donna raison.

Exceptionnellement, les cours avaient été interrompus et tous, élèves comme professeurs, avaient formé des petits groupes, chacun y allant, qui de sa tristesse, qui de ses souvenirs des disparus, qui de ses théories sur le coupable. Mais la grande majorité était tout simplement hébétée, incapable de prononcer le moindre mot, simplement choquée par cette simple idée : il y a eu un meurtre ; l'assassin est parmi nous. Camélia, elle, discutait avec ses collègues de sciences, des larmes coulant sur ses joues.

« C'est horrible, sanglotait-elle. Pourquoi eux ? Ils étaient turbulents, mais si gentils au fond... Les enfants sont l'avenir de ce monde en ruine... »

Les autres tentaient en vain de consoler la professeure de SVT, en dépit de leur propre

chagrin. Elle avait le cœur sur la main et était très proche de ses élèves, comme la plupart d'entre eux.

« Nous devons être forts pour les autres, remarqua avec justesse un homme.

— Tu ferais mieux d'aller te reposer, conseilla une collègue, je suis certaine que les policiers ne t'en voudront pas. Ils auront bien assez de travail pour te laisser digérer la nouvelle.

— Je ne sais pas si...

— Je vais t'accompagner, intervint une nouvelle voix.

Sa propriétaire était une femme de ménage, forte avec des tatouages sur le corps. Elle lui tendit sa main.

— Merci, les remercia-t-elle tous en la prenant. »

Elles s'éloignèrent. Dès qu'elles furent hors de portée d'oreilles indiscrètes, Camélia se redressa et sécha ses larmes.

« Qu'est-ce que c'est compliqué de faire semblant d'être effondrée ! s'exclama-t-elle.

— J'ai de la chance, ils ne s'attendent pas à ce que je pleure, commenta l'autre femme.

— Mais je te plains quand même, Anne. À cause de tes déboires avec la justice, ils vont te soupçonner.

— Ils n'ont pas de preuves, j'y ai fait attention. Voler le code source d'une intelligence artificielle a été l'une de mes plus grandes réussites ! Surtout qu'elle est très compétente pour effacer les indices... et se fabriquer des alibis ! »

Elle éclata d'un rire mauvais. Elles reprirent leur posture précédente en entendant quelqu'un approcher. Effectivement, quelques couloirs plus tard, elles croisèrent la lieutenant.

Dans le jardin, plusieurs élèves entouraient Raphaël, le pressant de questions. Lorsqu'ils l'avaient abordé, il s'était demandé comment les empêcher de lui soutirer des informations sur l'affaire. La discussion suivante n'avait rien à voir.

« Tu es sûr que tu ne veux pas qu'on s'échange nos numéros ? l'interrogea une adolescente.

— Je vous l'ai déjà dit, je suis en mission.

— Tu nous rappelleras dès qu'elle sera terminée ! contra un autre.

— C'est compliqué, la lieutenant ne voudrait pas.

— On s'en fiche de son avis ! s'emporta quelqu'un.

— Tu es en couple ? Ce serait dommage qu'une personne aussi magnifique que toi ne le soit pas.

— Cette information relève du privé.

— Lâche-toi un peu, tu n'as qu'à penser que tu es un élève. Tu es à peine plus âgé que nous, tu peux bien faire ça.

— Oui, abandonne cette affaire deux secondes.

— Ça suffit ! intervint un homme. Vos camarades sont morts ! Vous devriez avoir honte de l'empêcher de trouver le coupable !

— Mais monsieur, c'est pas tous les jours qu'un garçon aussi beau que lui est dans le lycée ! minauda une fille. »

Effectivement, il fallait plus de six mois pour qu'un nouvel arrivant puisse pénétrer dans l'établissement et son campus, et deux pour qu'il soit autorisé à en sortir, excepté circonstances exceptionnelles. Il était d'ailleurs parfaitement auto-suffisant. Le gouvernement ne souhaitait pas que quiconque puisse perturber cet endroit où vivait le futur du pays.

« On veut savoir comment il fait ! s'exclama un adolescent.

— Laissez-le tranquille ! trancha le professeur.

Conciliant, il ajouta :

— Il acceptera de vous parler dès que cette histoire sera terminée, n'est-ce pas ?

Il lança un regard appuyé que l'autre comprit sans mal.

— Bien sûr, je serai ravi de vous rappeler.

Ils s'écartèrent pour qu'ils puissent s'en aller.

— Je vous remercie de m'avoir porté secours.

— Il est de mon devoir de protéger les plus jeunes. Même de leurs compatriotes. Au fait, je suis Nicolas, professeur documentaliste. »

En un éclair, il se souvint : la dernière personne à avoir vu les victimes vivantes. Un suspect à interroger. Il répondit aux questions sans broncher. Oui ils étaient en retenue avec lui avant cela. Pour dégradation de matériel. Des éléments perturbateurs, mais ils ne feraient pas de mal à une mouche. C'est bien triste, cette histoire. Au fait, j'ai un livre à vous conseiller, il redonne foi en l'humanité. Il s'intitule *Un paradis dans l'horreur*. Raphaël lui promit d'y jeter un coup d'œil, le remercia une dernière fois et rejoignit sa supérieure.

On leur avait assigné deux chambres voisines à l'écart, afin que personne ne puisse les déranger. Ils prirent chacun une douche et s'assirent autour de la table du salon mitoyen pour confronter leurs enquêtes respectives. Lui, s'occupant des élèves et elle, des professeurs. À partir des informations ainsi recueillies, ils ne purent pas faire grand-chose.

« Il n'y a plus qu'à attendre qu'ils se dévoilent d'eux-mêmes », grimaça Camille en remettant une de ses mèches rousses derrière son oreille.

Le jeune blond ne put que confirmer. S'ennuyant à mourir, il décida de trouver la lecture conseillée par le documentaliste. Ce dernier lui avait révélé qu'il la conseillait à tous les élèves. « *C'est un chef-d'œuvre !* », avait-il affirmé d'un ton persuasif et admiratif. Il n'eut pas à la chercher longtemps. Un appel à des connaissances, et ils la lui apportaient par un trou de ver portatif. Ils s'échangèrent des nouvelles et Raphaël retourna s'allonger sur son lit. La couverture était plutôt jolie. Les contours étaient sombres, des scènes de guerres sanglantes et un sol désertique cernaient un groupe de voyageurs illuminé et aux pieds desquels poussaient une herbe verte et des fleurs exotiques. Il se fit la réflexion que cela illustrait très bien le titre. L'auteur était anonyme et la quatrième de couverture vierge. Il n'eut pas ouvert le roman et lu la première page qu'il se redressa d'un bond en appelant la lieutenant. Sur le canapé, elle le vit débarquer comme un fou et lui montrer frénétiquement une ligne. Fronçant les sourcils, elle lui posa des questions auxquelles il répondit avec le plus de justesse possible.

Le lendemain, un nouveau crime avait été commis. Quelle humiliation ! Même heure, salle d'allemand. Deux victimes, un garçon, une fille, scène en tout point semblable. Encore une phrase au tableau : "Où les héritiers de la grande puissance ont creusé leur propre tombeau.". Un seul regard fut échangé. Ils étaient d'accord.

Encore une fois, Camélia dut quitter la salle des professeurs où Camille souhaitait les interroger. Elle avait été accompagnée par Nicolas, le documentaliste, excessivement gentil avec elle, d'autant plus que c'était le dernier à les avoir vus vivants.

Les vidéos de surveillances avaient été examinées, enregistrées par une intelligence artificielle. Le coupable ne pouvait avoir procédé seul. Les enquêteurs avaient bien suspecté la femme de ménage au début, la plus apte à commettre un acte criminel à en juger par son casier judiciaire. Mais elle était en présence d'un professeur d'Histoire au moment des faits, au nom aussi neutre et ancien que lui : Claude.

« Je me demande qui a pu l'aider alors.

— Je ne sais pas. As-tu remarqué des points communs entre les victimes ?

L'adolescent ressemblant à Apollon, admit son ignorance.

— Ils ont la même origine et sont tous à problème. Leur pays natal correspond aux descriptions ; tu es trop jeune pour le savoir, c'était il y a trois siècles, mais les Français étaient considérés comme les plus romantiques et les Allemands avaient un puissant empire au XX^e siècle. S'ils n'avaient pas déclenché de guerre, qui sait ce qu'il serait advenu...

— Mais pourquoi d'autres combats se sont déclarés ?

— Les humains sont ainsi faits. Ils enseignent les erreurs du passé dans l'espoir qu'elles soient évitées mais elles sont tout de même reproduites.

— Le sujet du livre est aussi paradoxal.

— C'est notre seule piste pour le moment. Et nous devons la creuser. Fais un sondage auprès des élèves.

— Ce sera fait selon vos ordres, Lieutenant. »

Ça n'apporta que la certitude que nul n'avait écouté ses conseils. Et entre-temps, un troisième meurtre était survenu, de quoi faire questionner leurs supérieurs sur leur efficacité. Cette fois-ci, les victimes étaient deux Amérindiens de genre opposé, dans le cabanon du

jardin. Au dessus d'eux, la phrase ensanglantée : "Où les serveurs de la maîtresse du monde n'existent que cachés." semblait briller dans l'obscurité.

Le lendemain, Raphaël passa la journée avec Nicolas. Du fait de son poste, il était bien plus souvent en solitaire que ses collègues qui avaient une classe attirée, faisant de lui le suspect idéal. Ou en tout cas avec le moins d'alibis, parce qu'une autre était plus idéale que lui. Aux alentours de midi, Camélia vint rendre visite au documentaliste pour lui proposer de déjeuner. Sous le charme, il accepta avec joie et l'adolescent fut obligé de leur laisser un peu d'intimité après autant d'événements traumatisants. Ils durent pourtant se séparer à la reprise des cours, où le professeur accueillait deux élèves qui devaient l'aider à trier des livres nouvellement arrivés. Évidemment, ils passèrent plus de temps à assaillir Raphaël de questions, ravis d'observer de plus près cet enquêteur qui avait à peu près leur âge. Ils ne s'interrompirent que lorsque leur religion les appela à la prière. Au bout d'une heure, ils n'étaient toujours pas revenus.

« J'ignorais que ça leur prenait autant de temps, commenta-t-il.

Inquiet, son aîné répondit :

— Ce n'est pas censé. Peut-être ont-ils été...

Le blond l'observa.

— Je sais que tu dois me surveiller, ce n'est pas la peine de faire semblant. Je n'ai rien fait, mais je ne peux pas le prouver alors... Je peux t'accompagner pour vérifier.

Il réfléchit. Rien ne le lui interdisait. Il accepta et suivit le professeur vers le lieu de culte réservé du lycée. On y trouvait les représentations de toutes les religions pratiquées dans cette école, côte à côte.

« C'est pour inciter au respect et à la tolérance, lui expliqua-t-il. »

Mais Raphaël ne l'écoutait pas. Il les avaient vus, cloués au mur, le corps lacéré mais le visage souriant. Le documentaliste eut envie de vomir rien qu'à sentir l'odeur. De loin, il remarqua l'état déplorable des corps et la conservation presque divine des visages. Il ressentit du dégoût, mais eu presque envie de remercier le tueur d'avoir épargné la tête. Finalement, la pitié l'emporta. Il se demanda comment un enfant aussi innocent pouvait supporter la vue de cette scène macabre. Et sur le sol, pas encore recouverte par la mare de sang qui se formait, une phrase : *Où les religieux ne se soucient que de l'argent*. Cela, Nicolas ne le vit pas. Il était sagement resté en arrière, comme on le lui avait ordonné. Il ne comptait pas s'approcher de toute façon. L'adolescent serra les poings. Ce n'était donc pas lui. Mais qui alors ? Il allait falloir tout recommencer.

Ils repartirent sur leur première piste obtenue par déduction des maigres indices qu'ils avaient récoltés. Mais là encore, ce fut un échec : la femme de ménage, qui s'appelait Anne, discutait avec Camélia dans sa salle de classe, des élèves qui avaient encore dégradé quelques matériels.

« Il n'y a plus qu'à leur tendre un piège, analysa Camille.

— De quelle manière voulez-vous procéder ?

— Les meurtres en série obéissent toujours à une règle. Tu as bien remarqué la similitude des scènes de crimes : il y a forcément une logique.

— Les victimes sont toujours de sexe opposé. Il semblerait que des problèmes, ils aient causé.

— Tu es certain pour les ennuis ?

— J'ai pu retrouver leur profil en discutant.

— Très bien. Leurs origines sont donc aus-

si liées aux phrases, ainsi que les salles. Avec ça, on devrait pouvoir deviner le prochain lieu. D'autant plus que ça se passe toujours à la même heure. C'est quoi la ligne d'après ? »

Il partit chercher *Un paradis dans l'horreur* et lut l'ensemble de la page, sans chercher à parler en alexandrins pour une fois :

« Si vous venez du temps où ceux qui parlaient autrefois le langage de l'amour ont appris celui de la haine ; où les héritiers de la grande puissance ont creusé leur propre tombeau ; où les serviteurs de la maîtresse du monde n'existent que cachés ; où les religieux ne se soucient que de l'argent ; où le profit est plus important que le bonheur ; où la musique a disparu des cœurs ; où l'on préfère la quantité à la qualité ; où la culture des anciens se perd ; où le corps est négligé ; où la nature est désespérée ; où la sagesse a disparu ; où les animaux ne chantent plus ; où les minorités sont affamées ; où la science de l'esprit critique est opprimée ; où le ciel a arrêté de consoler ; alors rejoins-nous pour la réveiller, et tout sera sauvé. »

« Le profit est plus important que le bonheur ? » À quel peuple ça pourrait faire référence ?

— Français, allemand, amérindien et croyant. Ça colle avec les quatre premières phrases, mais j'admets ne pas en déduire davantage. Tu m'as rapporté que c'était le documentaliste qui te l'avait conseillé. Ce ne peut pas être lui le meurtrier parce que tu le surveillais, mais s'il aime tellement ce livre, il doit bien savoir à qui pourrait se référer ces vers. Tu as lu la suite ou pas ?

— Les personnages sont au milieu d'une guerre. Ils souhaitent construire un petit paradis. Un matin, ils découvrent cette prophétie. Ils comprennent qu'elle correspond à leur temps. Ils prennent la décision de la réveiller.

— Qui est « la » ? Ils y parviennent ?

— Ils ne sauront jamais de qui il s'agissait.

Mais ils y parviennent sans en avoir besoin.

— C'est une drôle d'histoire, commen-ta-t-elle.

Le lendemain, il interrogea pour la énième fois Nicolas. Mais celui-ci ignorait à qui est-ce qu'il pouvait faire référence.

« Désolé de ne pas pouvoir t'aider. Mais le vers suivant parle des Brésiliens, lui indi-qua-t-il.

— Pourquoi vous pensez à ceux-là précisé-ment ?

— Ils étaient très bons en musique et en danse, ils avaient ça dans le sang. Si tu avais vu tout ce qu'ils ont apporté au monde musical... sans ce désastre planétaire... »

Malgré leur vigilance, l'assassin continuait. Camille ne comptait plus le nombre de fois où elle avait fouillé le lycée de fond en comble, réfléchi à comment les victimes étaient at-trapées, qui avait pu commettre ces monstrosités. Et surtout, la question qui la taraudait depuis le début était : pourquoi souriaient-ils tous ? Elle trouva un semblant de réponse plus que loufoque par pur hasard. Autrement dit, rien de fiable. Elle avait surpris un professeur d'histoire au centre d'un attroupement de ses collègues. La panique de plus en plus présente dans ce huis clos, plusieurs le suppliaient d'effacer ces événements de leur mémoire. Ils s'in-terrompirent gênés à l'approche de la policière, honteux de leur faible force mentale. Intriguée, elle leur demanda pourquoi ils s'adressaient à ce pauvre homme chétif et recroquevillé sur lui-même. Manifestement, il n'était pas à l'aise d'être au centre de l'attention. On lui expliqua qu'il était un hypnotiseur très doué. Et fêru de l'époque antique. Le visage impassible, elle planta ses prunelles noires dans les siennes. Etf-rayé, il recula d'un pas.

« Pouvez-vous rendre les gens heureux, peu importe la situation ? »

Ceux autour, pensèrent que c'était une bien drôle de question. Il se contenta d'acquiescer.

« Ça consiste à faire croire à la personne qu'elle vit autre chose, décrit-il d'une voix extrê-mement faible et tremblante. »

Elle s'éloigna, les yeux dans le vague, peu étonnée d'apprendre qu'un quatrième meurtre s'était déroulé. Des Australiens, dans l'animale-rie, et la phrase prévue.

L'après-midi, une fois qu'ils se furent assu-rés qu'ils étaient seuls, ils se racontèrent leur découverte respective. L'affaire était en partie résolue.

« Il ne reste plus qu'à les prendre la main dans le sac, conclut Camille. »

Le dénouement approchait.

Ils étaient réunis dans la salle de musique, plongée dans la pénombre.

« On fait comme d'habitude ? » interrogea une voix claire. »

Ces deux compagnons hochèrent la tête, un sourire cruel sur les lèvres. *Quels* imbéciles, ces enquêteurs ! Ils avaient tout fait à leur nez et à leur barbe, et ils recommenceraient pen-dant encore dix jours, où tout s'arrêterait. Ils paieront, ces assassins, tous autant qu'ils sont ! C'était à cause d'eux qu'ils avaient tout perdu, ce sera grâce à eux qu'ils retrouveront tout ! Ils les découvrirent à l'endroit prévu. Pendentif et tatouage, habilement neutralisés. Ils les conduisirent tranquillement, nullement in-quiétés d'être découverts. Il n'y avait personne dans les couloirs à cette heure là. Ils faisaient pourtant l'effort d'être silencieux. Ils péné-trèrent dans la pièce qu'ils verrouillèrent. Leur collègue les attendait, cachée dans l'ombre.

« Nous allons pouvoir commencer le rituel ! rit-elle. Venez-là, mes petits. Votre simple présence souille ce monde, votre simple sang le purifiera !

Ils clouèrent leurs mains sans la moindre difficulté. Au lieu de se défendre, ils souriaient.

— Alors c'était comme ça avant, à la maison ? murmura le garçon.

— Comme ils sont joyeux ! répondit comme en écho la fille.

Ils semblaient dans un autre univers.

— Ne vous en faites pas, vous allez bientôt les rejoindre, leur apprit la femme avec les tatouages.

— Désolé, ce ne sera pas aussi facile, intervint une voix grave.

Ils sursautèrent. Quand était-il entré ? Loin de se laisser impressionner, le plus maigre s'approcha de lui.

« Regarde-moi. Suis ce pendentif des yeux » commençait-il d'une voix envoûtante.

L'autre faillit se faire avoir. Mais un regard perçant le dissuada de se laisser charmer. Remarquant l'échec de la tentative, sa complice ne perdit pas de temps et se jeta sur lui. Il l'esquiva et pivota brusquement pour lui infliger un coup entre les omoplates. Déséquilibrée, elle voulut se rattraper, mais sa corpulence, pour une fois, la désavantagea et elle s'étala de tout son long sur le parquet ciré. Le chétif ne perdit pas de temps. Il se servit de sa chaîne pour la lui passer autour du cou et l'étrangler. Se débattant, le blond aggrava sa situation et sentit le métal s'enfoncer davantage dans sa peau, contraindre davantage sa respiration. D'un geste un peu plus brusque que les autres, il parvint néanmoins à se retourner et à lui tordre un bras. La prise se desserra et il retira rapidement le pendentif, avant de lui donner

un violent coup dans les côtes. Ce fut à lui d'avoir le souffle coupé.

« Attention ! s'écria soudainement la lieutenant. »

Trop tard. Il sentit une lame pénétrer dans son épaule droite, trancher sa chair, séparer deux vertèbres et poursuivre sa course jusqu'au côté gauche de sa hanche. Rencontrant l'os, elle fut retirée sèchement. Il tomba à genoux. Le bas de son corps ne répondait plus. Il ne se rendait plus compte de sa présence. Le sang coulait à flot ; il le savait. Qu'il allait mourir ; il n'avait pas peur. Juste mal. Et priaît pour que tout cesse. Le voile noir salvateur tomba enfin devant ses yeux.

Il fut surpris de les rouvrir dans une salle lumineuse, blanche.

« Ce n'est pas trop tôt. »

Il connaissait cette voix. Il voulut tourner la tête et eut du mal à se faire obéir. La vision encore floue, il parvint à identifier Camille. Il tenta de parler. Il échoua, la bouche pâteuse. Il la vit se lever. Puis il sentit quelque chose de froid sur ses lèvres sèches.

« Bois, ordonna-t-elle.

Il obéit mais la fixa d'un air interrogateur.

— La professeur de SVT, celui d'Histoire et la femme de ménage. Tous les trois, des fous convaincus que le sang de toutes les ethnies du monde allait stopper les guerres et faire disparaître la pollution. D'après les psychologues, ils auraient perdu leur famille dans des frappes nucléaires, ce qui les aurait traumatisés.

Il parvint à serrer ses poings de rage. Tout le monde avait été choqué, ils avaient tous perdu au moins un être cher !

— L'idée est venue de Camélia après que

Claude lui ait raconté qu'il existait un rituel antique permettant d'atteindre cet objectif. La première trace était dans *Un paradis dans l'horreur*. Anne les a surpris et a aussitôt apprécié. Elle s'est jointe à eux. Camélia a séduit Nicolas et lui a montré ce livre. Charmé, il l'a conseillé à tous les élèves, sans savoir que cet ouvrage était l'instigateur de leur perte. Et que ça le ferait passer pour coupable. Quand les futures victimes devaient rester avec lui, elle venait lui parler et offrait une distraction parfaite pour des adolescents désireux de liberté. Ils s'éclipaient et rencontraient Claude qui les hypnotisait. Anne se chargeait de faire disparaître les preuves. Tu te souviens de la discussion entre les deux femmes dans la salle de SVT, sur les vidéos ? Une backdoor installée par une intelligence artificielle. »

Ils en avaient deviné une bonne partie. Un rituel antique ? Probablement grec. Ça l'enrageait de savoir que la religion que ses parents se plaisaient à lui narrer, pour ses mythes où les dieux faisaient quelques fois les mêmes erreurs que les mortels, avait servi à tuer des innocents. Il apprit que tous avaient eu du mal à le croire, tant cela paraissait improbable. De Anne, pas vraiment, mais Camélia était si gentille et proche de ses élèves ! Nicolas était effondré.

Quelques mois plus tard, Raphaël sortait de l'hôpital. Il marcha longtemps sous la voûte étoilée, les chirurgiens avaient fait un travail magnifique ! Il s'interrogeait. La phrase de Camélia résonnait dans sa tête : "Votre simple présence souille ce monde, votre simple sang le purifiera !" Le lycée de la Tolérance était le rare endroit où toutes les races se réunissaient sans colère. Ces enfants du futur, qui n'avaient jamais connu que la guerre, le mépris

de l'autre, étaient parvenus à mettre de côté cette haine ancestrale pour former un établissement soudé. Tous, malgré leurs différences, rêvaient de paix mondiale. Tous, malgré leurs origines, imaginaient qu'un jour ils verraient la neige, rêvée d'après les descriptions qu'ils avaient lus, qu'un jour ils marcheraient dans le désert, graviraient une montagne, voleraient comme un oiseau, toucheraient des éléphants... Ils visualisaient les paysages autrefois si vastes de la Terre, la diversité de ses plantes, de ses arbres, de ses animaux... À présent, seules existaient les terres dévastées, criblées de cratères, brûlées et infertiles. Lorsqu'on leur expliquait comment ils en étaient arrivés là, beaucoup ne comprenaient pas. Pourquoi leurs aïeux avaient-ils continué ces agricultures intensives ? Pourquoi avaient-ils poursuivi leurs industries ? Pourquoi s'étaient-ils ensuite étonnés de ne plus avoir d'eau ? Et pourquoi, encore une fois, au lieu d'avoir la sagesse de s'entraider, avaient-ils recommencé leurs guerres ? N'étaient-ils tous pas frères ? Oui, dans ce lycée, la philosophie était différente. Les adolescents avaient acquis la sagesse du monde. Mais à quoi servait-elle à présent ? Raphaël se demandait ce qui leur avait pris, à ces trois criminels. Ils avaient rouvert les blessures de ces cœurs brisés par la stupidité des adultes, entaché leur innocence. Non, leur présence ne souillait pas le monde, elle le purifiait. Et réciproquement. Grâce à son métier, contrairement à eux, il savait ce qu'il se passait à l'extérieur. C'était la fin. Les pays étaient essoufflés, ils n'allaient pas tarder à arrêter. Ceux qui auront survécu seront les plus forts, les plus intelligents, qui construiront d'autres oasis de paix comme le lycée. Et alors, tout rentrera dans l'ordre. Mais le mal qui rongait la Terre mettrait plus de temps pour disparaître. Tant pis. Ensemble, ils y arriveront.

COURT POLAR

le prix littéraire des lycéens

La police nationale et le festival international Quais du polar ont créé un concours littéraire à destination des 15/18 ans et des lycéens.

Ils peuvent participer en groupe ou en individuel en écrivant une nouvelle policière de 40 000 signes maximum (un « court polar », entre 5 et 20 pages) avec pour personnage principal une ou un policier, faite de suspense et de rebondissements...



En savoir plus





*De l'énergie dans les récits et une inventivité
singulière pour des intrigues ancrées dans
le quotidien de nos adolescents ;
réjouissant !*

*L'ambiance parfois poisseuse de certaines
séquences ajoute de l'inédit et du grand frisson.*

*Une écriture nerveuse, soucieuse du détail
et audacieuse : une farce pour clore un polar,
fallait oser ! Un peu d'humour et d'autodérision
pour notre plus grand bien !*

*Sortir des lieux communs, réinjecter des enjeux
d'ado et oser l'uchronie pour un premier polar !
Bravo !*



Le Jury

Merci à tous les lycéens qui ont participé, aux professeurs
qui ont accompagné leurs élèves dans cette démarche,
et aux policiers qui ont témoigné de leur quotidien
pour nourrir leur imaginaire.

Rendez-vous pour la 2^e édition !

L'équipe COURT POLAR des LYCEENS

